

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 393. — Vol. XVI. — Du Vendred. 6 au Vendred. 13 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Télégraphie électrique sous-marin entre Douvres et Calais. — Travaux publics à Paris sous le gouvernement de Louis-Philippe. — Courrier de Paris — Navigation aérienne par M. Petin. — Chronique musicale — Voyages aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin. — Voyage dans Paris, la Bourse. — La vingtième reunion de l'association britannique pour l'avancement des sciences à Edimbourg. — Considérations sur le magnétisme animal et sur le somnambulisme. — L'ère des Césars, par M. Romieu. — La Californie. — Correspondance.
 Gravures. — Portrait de M. le comte de Chambord. — Vue de Claremont; Vue de Frohsdorf. — Système de navigation aérienne par M. Petin. — Vestibule du palais de la Bourse; Salle d'audience du tribunal de commerce. — Vue intérieure de la Bourse. — Album du collection, 31 gravures par Bertall. — Maison de fer pour la Californie. — Rebus.

elle n'est pas difficile. Nous allons tâcher de la satisfaire en nous abstenant de toute expression de notre sentiment particulier sur les actes.

Le 3 septembre, à neuf heures trois quarts, le Président de la République, accompagné du ministre de l'intérieur et des préfets de la Seine et de police, est parti pour Cherbourg. Les préfets de la Seine et de police ont accompagné le Président jusqu'aux limites du département.

Le Président de la République a dû arriver à Meulan vers une heure et demie; il séjournera trois jours à Cherbourg au lieu de deux. Il ne rentrera donc à Paris que le 13 septembre et non pas le 12, comme on l'avait annoncé d'abord.

On a aujourd'hui, jeudi, des nouvelles de la réception faite à M. le Président de la République depuis Paris jusqu'à Evreux. Ce sont les bulletins qui recommencent.

Le *Fire-Queen*, yacht à vapeur anglais, a été armé en

commissaire temporaire pour transporter environ cinquante élèves du collège Royal naval à Cherbourg, afin d'y être témoins de l'inspection de la flotte française que doit passer le Président de la République. Le steamer *Lightning* doit aussi porter à Cherbourg le vice-amiral sir Thomas Cochrano et plusieurs autres officiers supérieurs de l'armée navale. Les noms de ces messieurs ont été envoyés officiellement aux autorités de cette ville. De leur côté, les lords de l'amirauté se rendront dans cette ville sur le *Black-Eagle*, et coucheront à bord de ce steamer.

Le spectacle que va offrir la ville de Cherbourg à ses nombreux visiteurs sera des plus splendides. Il y aura, indépendamment des grandes évolutions de l'escadre, un combat naval dont les diverses péripéties vont exciter l'enthousiasme des curieux. *L'Illustration* offrira, selon ses moyens, les scènes les plus pittoresques de ce spectacle.

Un grand nombre d'amis et d'anciens serviteurs de la famille d'Orléans, dont les noms sont rapportés dans un récit intéressant du *Journal des Débats* du 4 septembre, ont été à Claremont rendre un dernier hommage à la mémoire du roi. « L'émotion a été vive et profonde, dit ce journal, quand la reine, suivie de tous ses enfants, s'est avancée pour faire le tour du cercueil et y jeter l'eau bénite. Tous les regards, émus et pleins de larmes, se sont fixés respectueusement sur cette sainte et noble princesse, qui porte avec tant de courage et avec une si céleste résignation de si grandes infortunes. »

La tombe dans laquelle le cercueil est enfoncé, est un monument fort simple, recouvert d'une longue et large pierre adhérente par le côté de la tête à la muraille et supportée aux pieds par deux colonnettes. Au-dessus de la tête, près du mur, sont gravées en relief les armes du roi, surmontées de la couronne royale, et au-dessous de l'écusson est gravée en creux l'inscription suivante :

DEPOSITO. JACENT
 SUB HOC LAPIDE,
 BENEDEICTUS IN PATRIAM
 AVITUS INTER GENSERES,
 DEO ADJUVANTE. TRANSFERENTUR,
 BELIQUE
 LUDOVICI PHILIPPI PRIMI,
 FRANCORUM REGIS,
 CLAROGMONTII, IN BRITANNIA,
 DEFUNCTI,
 DIE AUGUSTI XXVI
 ANNO DOMINI MDCCCL,
 ETATIS LXXVI.
Requiescat in pace.

Un service a été célébré à Bruxelles avec solennité en présence de la famille royale et des personnes les plus considérables réunies dans cette funèbre circonstance.

Paris enfin a eu, avec moins d'éclat, ses prières mortuaires. M. le général Changarnier a fait dire mercredi une messe à cette intention dans la chapelle des Tuileries. Une messe a été également célébrée à Neuilly, et les journaux d'Amiens rendent compte d'une

Histoire de la semaine.

Le retour de M. le Président de la République, à la fin de la semaine dernière, en supprimant dans nos journaux les bulletins qui rendaient compte de tous les incidents du voyage, a mis fin également aux commentaires, contradictoires comme les récits eux-mêmes, qui accompagnaient sous forme de démentis le sens que chacun, selon le parti dont il est l'organe, donnait à ce qu'on appelle les faits, comme s'il y avait des faits. Il n'y a vraiment que des conjectures, des sujets de dispute, des arguments de rhéteurs composés pour exercer la fâcheuse des journalistes et flatter les goûts très-divers de leurs lecteurs. Un fait ne se prête pas à tant de significations. A force de donner ce nom à tous les commentaires, à tous les canards, aux on dit, aux calomnies même de la crédulité, de l'intrigue et de la passion, le mot n'a plus de sens, un fait n'est plus un fait. Il y a des actes, mais cela s'exprime en deux mots. Voici un acte : M. le Président de la République est parti le 12 août, il a visité nos départements de l'Est, il est entré à Paris le 29 août. En voici un autre : M. le comte de Chambord a séjourné du 10 août au 30 août à Wiesbaden, où il a reçu ses amis; il a quitté cette résidence pour retourner à Frohsdorf, sa résidence habituelle. Et enfin celui-ci : Le roi Louis-Philippe dont nous avons annoncé la mort, a été inhumé lundi 2 septembre dans la chapelle catholique de Weybrige, où il restera déposé jusqu'à ce qu'il puisse être transféré dans la sépulture de Dreux. Jusque-là (ceci n'est pas un acte mais une résolution sujette à retour), la reine Marie-Amélie et ses enfants continueront à habiter le palais de Claremont. Madame la duchesse d'Orléans vient de louer une maison dans le village d'Esher, distant de Claremont d'un quart de lieue, afin (c'est le motif de l'acte) de n'être plus séparée de la famille de ses fils.

Il y a des lecteurs néanmoins qui aiment l'histoire écrite de cette façon; ce sont ceux qui disent que toute l'histoire de nos soixante dernières années est dans la table générale du *Moniteur*, et le siècle de Louis XIV dans la gazette de Dangeau.

Cette opinion est respectable, mais



Monsieur le Comte de Chambord.

cérémonie consacrée au même deuil dans la cathédrale de cette ville.

M. le comte de Chambord a donné, à l'occasion de la mort du roi Louis-Philippe, une marque d'un grand goût. Avant son départ de Wiesbaden, il a voulu qu'un service solennel fut célébré en sa présence pour le repos de l'âme de son auguste parent. Il a reçu des habitants de Wiesbaden, et a fait inviter tous les Français passés à Wiesbaden à assister, en costume, à cette cérémonie funèbre, qui a eu lieu le 30 août.

Le 31 août, M. le duc de Bordeaux a quitté Wiesbaden. Avant son départ, il a réuni une dernière fois les Français qui étaient venus lui présenter leurs hommages, et il leur a dit entre autres choses :

« J'ai parlé à plusieurs d'entre vous. Je leur ai parlé en particulier, je leur ai dit mes idées, je leur ai fait connaître mes intentions, mes volontés; je leur ai assigné les hommes qui ont ma confiance, et la liqueur qu'ils devaient tenir. Soyons fermes sur les principes et couchants avec les personnes. Je vous en donne l'exemple. »

Le prince se rend à Lintz en passant par Francfort. Nuremberg et Ratisbonne. M. le duc de Bordeaux s'arrêtera quelques moments à Lintz chez l'archiduc Ferdinand d'Este, oncle de madame la duchesse de Bordeaux, avant de se rendre à Frohsdorf.

Parmi les actes officiels du gouvernement de la République, on a remarqué la circulaire du ministre de l'intérieur aux conseils généraux pour les inviter à se préoccuper de la situation financière des départements. La circulaire ne contient aucun avis relatif à l'émission des vœux politiques, et les journaux comptent en ce moment, avec une certaine curiosité, ceux de ces conseils qui expriment des vœux de ce genre, surtout en ce qui concerne la révision de la Constitution. Ces derniers sont en ce moment au nombre connu de vingt-quatre.

Le Bulletin des Lois a publié le même jour, 28 août, un règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 15 mars 1850 sur l'enseignement, et un décret portant nouvelle organisation de l'École spéciale militaire; et le Moniteur une circulaire adressée par le ministre de l'instruction publique aux recteurs des nouvelles académies, et qui a pour but de les guider dans l'application et l'exécution de la loi sur l'enseignement.

Une mécontentance d'une haute gravité s'est manifestée cette semaine dans le parti catholique. Elle a éclaté dans un mandement de monseigneur l'archevêque de Paris, à l'occasion des écrivains laïques qui traitent des matières ecclésiastiques et qui prétendent à l'autorité religieuse. La pastorale contenait un supplément à l'adresse du journal *l'Univers*, qui a reproduit la censure de l'archevêque dans les termes du plus profond respect, mais en annonçant que sa soumission provisoire ne serait définitive que si la sainté-siège confirmait la sentence. On attend l'arrêt.

Les nouvelles d'Afrique, en date du 25 août, font connaître l'état des choses sur la frontière du Maroc :

« Les affaires de la frontière marocaine sont toujours dans la même situation, et, bien que les hostilités aient cessé, rien n'est moins sûr que la tranquillité chez nos voisins. »

« Les différents nouvelles de l'ouest font connaître les tentatives infructueuses d'El Guennaoui, pour vaincre la résistance des chefs des Beni-Snassen. Les négociations entamées par ces personnages n'ont abouti à rien. Les négociations ont eu pour résultat. La question de paix n'est pas en un meilleur état. Les tribus protestent de leur soumission à l'empereur, mais refusent formellement d'obéir à l'agent qu'il a choisi. »

« Les bruits de son rappel à Fez s'accroissent de plus en plus. On va même jusqu'à désigner pour son successeur Si-Mamida, qui a déjà commandé à Ouchda, et qui, par la sympathie qu'il trouve dans le parti agande, est plus que tout autre à même de ramener le calme dans cette partie de l'empire. »

« En général, des deux côtés on attend avec impatience la fin de la lutte. »

« Le rapprochement que peuvent faire les Marocains de leur situation et de celle nos tribus excite encore ce désir : chez eux, l'anarchie, la misère et une autorité impuissante; à quelques lieues plus loin, l'ordre et la sécurité. »

« Dans la province d'Alger, à part quelques coups de main infructueux tentés sur nos tribus de l'Oued-Sihel par le chef du Djurjura, Moula-Ibrahim, le calme n'a pas cessé de régner. Les derniers renseignements annoncent que ce chef, repoussé par les Cheurifs qu'il avait attaqués et après avoir perdu dans le combat un de ses partisans, a dû se retirer dans la partie la plus reculée des Beni-Mellik-ich, où il est presque abandonné. »

« A Constantine un signal de nouveaux actes de brigandage commis par les Hadjadj, fraction insoumise des Larbaâ. Ces bandes coupeurs de routes portent la terreur sur toutes les communications de Sahara. »

« Des goums s'organisent à Biskara et à Boghar pour les poursuivre et en tirer un châtiment exemplaire. »

« Le différend entre l'Autriche et la Prusse, relativement à la convention de la Bete, est toujours le motif d'un échange de notes diplomatiques. »

« L'Autriche a négligé au protocole de Londres relatif aux duchés de Schleswig-Holstein. »

Le grand-duc Constantin de Russie est arrivé le 24 août au soir à Coppenhague, chargé de féliciter le roi Frédéric VII, au nom de l'empereur Nicolas, sur le gain de la bataille d'Ilsto.

Le grand-duc a dîné le 24 avec le roi, les ministres et les diplomates étrangers. Il a quitté Coppenhague le 26 pour se rendre aux bords de mer de Dobran. De là, il compte aller rejoindre la flotte russe dans le voisinage de Kiel.

— Le Journal de Rome annonce l'arrivée dans cette ville de M. Piccini, président de la chambre des députés du Piémont, à la tête d'une nombreuse députation.

On annonce que la nouvelle organisation des États pontificaux est toute prête et qu'elle paraîtra très-prochainement.

Le consistoire pour la nomination des cardinaux a eu lieu dans la première quinzaine de septembre. Les prélats qui sont intervenus ou le pourpre romain sont au nombre de trois.

Il y a quatre cardinaux français : les archevêques de Reims, de Besançon et de Toulouse; trois cardinaux allemands : l'archevêque de Cologne, l'archevêque d'Inspruck et le primate de Hongrie; deux cardinaux espagnols : les archevêques de Seville et de Tolède; un cardinal anglais, M. Wiseman; un cardinal napolitain, M. Cosetti; et trois cardinaux romains : M. Fornari, nonce apostolique à Paris; M. Roberto Roberti, vice-président de Rome, et M. Pecci, évêque de Gubbio.

— La maille des Indes a apporté des nouvelles de Bombay du 25, et de Calcutta du 44 juin, ainsi que les correspondances de Chine du 21 juin.

Les nouvelles des Indes ont peu d'importance. La retraite du sir Ch. Napier, commandant de l'armée anglaise de l'Inde, continuait à être regardée comme certaine; il comptait partir, dit-on, en novembre.

Les correspondances de Chine offrent également peu d'intérêt. La mission du sloop anglais de S. M. le Regnard avait beaucoup ému la population chinoise. On n'avait d'ailleurs aucun renseignement certain sur cette expédition. Le bruit courait à Shang-Haï que le Regnard avait eu à essayer le feu des Chinois dans les parages de Tientsin.

On ne sait pas encore le résultat de la communication entre les autorités chinoises et le nouveau gouverneur de Macao, M. de Carha. On dit que ce diplomate a l'ordre de demander la cession absolue de la péninsule de Macao aux Portugais, et l'éloignement de tous les postes chinois à une certaine distance; il demanderait aussi les frais de la présente expédition, qui se compose de trois petits bâtiments de guerre ayant à bord 4,000 hommes et troupes. Cette force est jugée insuffisante pour le cas où ses demandes ne seraient pas agréées.

— Le cabinet du président Fillmore a été modifié ainsi qu'il suit, en conséquence de la démission de deux de ses membres, M. M. Bates et Pearce : secrétaire d'Etat, M. Webster; secrétaire du trésor, M. Corwin; secrétaire de la marine, M. Graham; directeur des postes, M. Hal; secrétaire de l'intérieur, M. Mac Kennon; secrétaire de la guerre, M. Conrad; attorney général, M. Crittenden.

— Des lettres de Washington à la date du 12 août annoncent que le président, ayant été averti qu'il se préparait une seconde expédition contre Cuba, avait prescrit les précautions les plus sévères. Le différend avec le Portugal a été terminé à la suite d'une conférence entre le ministre portugais à Washington et M. Webster. Il s'agit de l'affaire du bâtiment le *Général Armstrong*, la quelle remonte à 1812. Elle est remise à l'arbitrage du roi de Suède.

— Les Mormons américains dont on a parlé il y a quelques mois dans *l'Illustration*, ces fanatiques ou ces fripons dont on a semblé rire depuis la fondation de leur secte par le fameux John Smith, font tous les jours de nouveaux progrès et réels. On écrit de New-York, à la date du 16 juillet, que le nouvel Etat de Deseret, fondé par les Mormons, sur les bords du grand lac Salé, est dans la situation la plus brillante, et que tous les jours de nouveaux adeptes viennent se joindre à cette confédération armée, indépendante, régie par le principe de l'unité monarchique, et qui semble destinée à concentrer et absorber tout ce qu'il peut y avoir ou se former plus tard aux États-Unis d'éléments antidémocratiques. Les Mormons de Deseret, après avoir établi une banque qui prospère, bâti de beaux édifices et même organisé un théâtre, viennent de créer une université destinée le chancelier (car les Mormons affectent de reproduire les termes et d'emprunter les titres monarchiques) a récemment donné le programme, publié par les journaux américains. Cette pièce n'est ni sans mérite ni sans portée. Les universitaires mormons créent une école normale destinée à l'instruction des maîtres. Tout élève paresseux sera inexorablement renvoyé. De nouvelles traductions des œuvres classiques seront exécutées par les Mormons et imprimées au sein de l'établissement même. Les savants de tous les pays sont invités à venir diriger les études de Deseret; et, comme pour reprocher aux Américains du Nord leur préférence marquée pour les travaux matériels et les études applicables aux intérêts de la communauté, des érudits considérables sont assignés aux professeurs.

Télégraphe électrique sous-marin.

Voici quelques détails curieux pour l'histoire d'une des plus magnifiques applications de l'électricité dont nos jours sont témoins :

Les opérations pour établir une communication au moyen d'un télégraphe électrique entre les Grands-Bretagne et le continent ont commencé le 97 août dans le port de Boulogne. A une heure, le steamer *Galathée*, chargé de tous les appareils nécessaires et monté par un équipage de trente hommes, sous la surveillance du directeur Reid, de la Chambre des Communes, et de MM. T. Crampon, C. J. Watston, ingénieurs civils, était prêt à prendre la mer. Entre les deux roues du bâtiment était disposé un tambour de la poids de deux sur 7 de diamètre, pesant 7 tonnes (7,000 kilog.) et solidairement fixé sur ce tambour était enroulé un fil métallique qui enveloppe d'une gaine de gutta-percha et d'une ligueure d'aviron 30 milles. Le cap Grinez, le point du continent le plus rapproché de la côte anglaise entre Calais et Boulogne, et que l'on veut racher à notre file, en est séparé par une distance de 21 milles; de sorte qu'il restait 9 milles de fil conducteur pour compenser le défaut de tension. On avait calculé que l'on ferait cent milles en descendant le fil métallique que des pondons de plomb d'un poids de 20 à 25 livres auraient enroulé au fond de la mer. En outre, le capitaine Bullick, du steamer de S. M. *Waldron*, avait fait jalonner une ligne droite

autant que possible au moyen de bouées surmontées d'un pavillon, et il s'est vu suivre l'expérience sur sa hauteur à vapeur en qualité d'allège. Tout était prêt les six conducteurs de leur part de départ, placés sur le quai du port, traversèrent le cap, d'un fil descendant par une pente de 194 pieds au-dessous du niveau de la mer, lorsqu'un très-bon vent vint à s'élever, les ingénieurs ont pensé qu'il ne serait pas prudent de tenter l'entreprise, et l'opération a dû être ajournée. Toutefois, des expériences faites sur une partie de la ligne, démontrent de ce présent que le procédé que l'on a adopté est praticable.

— Le Times du 25 août donne les détails suivants sur la Compagnie du télégraphe sous marin :

« C'est, dit-on, une société en commandite anglo-parisienne, d'autorité par les deux gouvernements. Elle aura pendant dix ans l'exploitation exclusive de la ligne qu'elle établit, et ses actionnaires ont consacré un capital de 10,000 liv. stér., (250,000 fr.) pour dépenses préliminaires. Le ministre de l'intérieur et plusieurs fonctionnaires français et étrangers ont visité le point où doit aboutir le télégraphe et l'emplacement le plus grand intérêt pour la réussite de l'entreprise; en Angleterre, l'amiral, le bureau du commerce, les cinq ports, ont donné toutes les autorisations nécessaires et offert leurs services à la Compagnie. Il paraît cependant que les promoteurs de ce projet ont dû faire certains avantages au gouvernement français pour obtenir le décret qui consacre pour eux le privilège d'exploitation. »

Travaux publics à Paris

SOUS LE RÉGNE DU ROI LOUIS-PHILIPPE

Nous empruntons au Journal des Débats la liste suivante des travaux d'embellissement et d'utilité exécutés aux frais de l'Etat, de la ville de Paris, de la liste civile ou des particuliers aux concours de l'un des trois, pendant le règne du roi Louis-Philippe :

Sept ponts ont été jetés sur la Seine : ce sont les ponts du Carrousel, des Invalides, de la Reforme, de la Cité, de l'Archevêché, de Beicy, et les passerelles de Conflans-ent et de Damiette.

Huit quais ont été construits : ce sont les quais de la Grève, des Celestins, de l'île Louviers, Pelletier, de la Magisserie, Napoléon, Saint-Bernard et Saint-Charles.

Toutes les anciennes églises ont été restaurées et embellies; Notre-Dame-de-Lion, Saint-Martin-de-Paul, Saint-Denis-d'Anjou, Saint-Sacrement, le temple de la Madeleine ont été achetés et décorés avec magnificence; Saint-Philippe-du-Roule a été désagrégé, la restauration de Notre-Dame comble.

La colonne de Juillet, place de la Bastille, le palais d'Orsay, le palais des Beaux-Arts, l'Hotel-de-Ville, le palais arçives de l'Alatoire de Grenelle, l'Institut des Jeunes-Anglais, sur le boulevard des Invalides; l'arc de triomphe de l'Étoile, l'École Normale, le collège Sainte-Barbe, le collège Rollin, l'hôpital de la Clinique, les embarcadères des chemins de fer de Rouen, de Strasbourg, d'Orléans, de Sarcelles. La galerie de minéralogie du Jardin des Plantes, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, la Chambre des députés, la Chambre des anciens pairs, le séminaire Saint-Sulpice, la mairie du 11^e arrondissement, deux prisons rue de la Roquette, la canalisation de la Bièvre, les archives de la Cour des comptes, celles du ministère de la guerre, l'École des Ponts-et-Chaussées, l'École Polytechnique, la salle des Celestins, deux abattoirs aux porcs, la bibliothèque Saint-Genevieve, le mariage de la Madeleine, le Collège de France, la Mandation des Vivres, quai de Billy, la galerie d'Orléans, au Palais-National, ont été construits au même.

Les Archives nationales, toutes les mairies, tous les marchés, tous les hospices et hôpitaux, les Tuileries, le Louvre, le Port-Royal, le pont des Tournelles, les Ponts aux Doubles, toutes les barrières, tous les ministères, les Sourd-et-Muet, les Gobelins, les Invalides ont reçu leur part d'agrandissements, de restauration ou d'embellissements, ainsi que le Panthéon et le palais de l'Institut.

L'hôpital Louis-Philippe, sur les terrasses Saint-Lazare, l'agrandissement du Palais-de-Justice, l'amélioration de la Seine pour la navigation, le tombeau de l'empereur aux Invalides, l'agrandissement et la reorganisation du Conservatoire des Arts-et-Métiers ont été commencés sous ce règne, ainsi que la prison modèle cellulaire, l'église Sainte-Clothilde, place Belle-Classe, et la fontaine de la place Saint-Sulpice.

L'obélisque de Louqsor, apporté d'Égypte, a été dressé sur la place de la Concorde, la statue de l'empereur sur la colonne Vendôme, celles de saint Louis et de Philippe-Auguste sur les colonnes de la barrière du Trône.

Les fontaines Richelieu, Molière, de la place de la Concorde, des Champs-Élysées et de l'avenue de l'Étoile, de la 11^e rue, ont été achevés sous ce règne, et toutes les autres restaurées ou embellies.

Louis-Philippe a créé au Louvre le musée français, le musée espagnol, le musée Scandinav, la chalcographie, le musée de la marine, le musée des plâtres, le musée algérien et le musée dit assyrien.

C'est sous ce règne que le musée de l'Hotel de Clugny et celui du palais des Thermes ont été organisés et ouverts.

Sous ce règne encore, 121,065 mètres de conduites d'eau ont été placés sous les rues; 1,156 boues-fontaines ont été percées, 131 mètres d'égoûts construits, avec 92,180 mètres de traitants, enroulés 170,370 mètres de rues couvertes en chaussées bombées.

La Gaîté, le Théâtre-Historique, le Cirque des Champs-Élysées, le Théâtre-Benjamin-rais ont été construits et ouverts de 1830 à 1838.

Dans la banlieue et dans les environs, Paris a été fortifié d'une enceinte continue de 30,000 mètres de développement, précédée de dix-tout forts détachés. L'hôpital de Charenton a été reconstruit, la cathédrale de Saint-Vincent restanée; Versailles et ses musées, Fontainebleau, Saint-Cloud et Compiègne ont occasionné à la liste civile des dépenses qu'on évalue à plus de 20 millions de francs.

Courrier de Paris.

Vous connaissez le mot de Feslet à propos de Geoffroy : « Dire, redire, se contraindre. » L'observation est juste et le reproche l'est beaucoup moins, ces redites, ces contradictions, comment s'y soustraire? Feuilletiste qui dit ça qu'on élironneur qui bail la campagne s'abrètera toujours des-

rière la parole du moraliste : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. »

Des redites ! une fois de plus, notre semaine en est pleine ; c'est la marche du monde et des petites ou grandes chroniques. Voilà bien des siècles que l'humanité bâboche, et l'aut s'y résigner.

En dehors de la politique, qui n'est pas de notre compétence, si vous cherchez un fait saillant, l'événement capital, le nouveau par excellence, vous allez trouver... moi ? Les chemins de fer. Fatigable le marchand, la locomotive s'écroule indéfiniment ses courbes. Fleuves, valées, montagnes courbées sous son niveau, ce n'était rien, encore : la jouane elle-même s'incline, les frontières des États disparaissent, les peuples fraternellement, les capitales se rapprochent ; voilà que Paris donne la main à Berlin : il lui dépêchait hier son premier train de plaisir. Les environs de Paris, c'est maintenant la France entière, et la Belgique, et l'Allemagne jusqu'à la Sprée, en attendant mieux. Ne parlez-vous pas d'un train de plaisir jusqu'à Constantinople ? Retour et retour : deux cents francs, tout compris.

Cependant le vrai Parisien, celui du dimanche, n'a pas perdu ses vieilles habitudes ; il utilise le wagon à sa manière, qui est la bonne manière, il aime à savoir où il va et où il est sûr d'arriver à peu de frais. Aux touristes hardis, aux politiques aventureux, il abandonne les vertes rives du Rhin allemand ; les bords fleuris de la Seine lui suffisent. Sa Forêt Noire, c'est la forêt de Saint-Germain ; ses villas thermales, ce sont Enghien et Passy. Et vraiment, au bout de sa promenade en locomotive autour du mont Valérien, il peut se vanter de n'avoir pas perdu sa tournée. Là, il vécit, il a marché en pleine poésie, celle des châteaux et des souvenirs ; il a côtoyé l'histoire ; dans les clairières des parcs seigneuriaux, il a revu des ombres illustres ; son imagination a embellie toutes sortes de beaux fantômes. Le chêne qui s'incline, la tourelle riante, la cloche du village, les ruisseaux assureurs, autant de fanfares qui lui chantent le passé. Toutes ses pérégrinations allemandes et anglaises, ou passent et se fondent comme dans un rêve les hautes cathédrales, les vives peintes, les forêts qui ondient, les monts sourcilieux et les mers à perte de vue, valent-ils bien ce petit poème domestique, la promenade du Parisien le dimanche, extra-nuros. Ajoutez au charme des souvenirs splendides ou gracieux l'information présente, qui l'augmente parfois en manière de contraste. Devant Auteuil, cher aux poètes, l'étranger ou le Parisien distrait demande le nom de la célébrité du jour qui donnera au village un lustre nouveau, et naturellement on lui nomme le maire de l'endroit, M. Musard. C'est Chaville et le domaine de Louvois, agrandi par un lentistone connu ; et là-bas Suresnes, le Suresnes de Colbert, l'ont le propriétaire actuel est un célèbre... vendangur. Au bas de la côte, une maisonnette riante encore dans sa véusté, sous le pampre qui l'égale, fut la demeure de Chateaubriand-Lafare ; et elle n'a guère changé de mains, puisque c'est en cabaretier qui l'occupe.

O vallée de Tempé-Montmorency, magnifique fief des Normands qui y giboyèrent aux pendants, si l'on en croit l'histoire, une féodalité plus éclairée veille sur vous aujourd'hui. Nos plus riches financiers qui l'ont découpée en villas voluptueuses y offrent à l'étranger une hospitalité économique à vos venants ; la vue n'en coûte rien, comme on dit vulgairement. Aux siècles derniers, l'illyrie y fleurissait en même temps que la licence y prenait ses ébats. C'était l'asile des nuses et des bachantes. La retraite du philosophe, le cabinet du savant, la petite maison de l'épiciéruin, tout cela y touchait. Depuis Andilly, le séjour des Arnauld jusqu'à l'ain, où mourut le président de Thou, le promoteur d'arrêter à chaque pas ; ne foule-t-il pas la poussière de quelque héros ou de quelque danseuse ? Eaubonne, Epinay, Saint-Gratien, Lermite, Franconville, Sannois, Gennevilliers, passons.

Dans les temps où toutes les modes, y compris la villégiature, s'inspirent de la cour, la bucolique se mettait à la suite de celle du monarque. Sous Louis XIV, l'œil de l'œil passe aux alentours de Versailles ; avec Louis XV, il s'égare vers Choisy-le-Roi. Madame de Pompadour quitte Saint-Ouen pour Bis, le maréchal de Saxe se retire à Hyeres, et duc de Choiseul est à Vaux-Praslin, les Montmarlet et les autres financiers s'établissent aux environs de Petit-Bourg. Après la Révolution, dont le marteau débrûst tant de bergeries, l'Empire mit tout le monde sur la route de Huel et de la Malmaison. Fontanes habitait à Courbevoie une maison que le voyageur demande au passant qui lui répond : « A grande porte après M. D'Orly l'admirable Orlé des Sabimbanques. » Berthier à Grosbois sentait un exilé depuis que Napoléon avait dit amicalement à Talma, au sujet de sa « retraite de Brunoy, « Vous êtes trop loin de nous. » La Restauration remit à la mode la vallée de Montmorency parmi les grands a cause du voisinage de Saint-Ouen, habitation d'une favorite célèbre, et l'on sait de combien d'ôtés illustres les environs de Neuilly furent peuplés dans ces derniers temps. Le rêveur affamé de curiosités historiques et littéraires trouve encore de plus grands satisfecits sur la rive gauche de la Seine. Ce bout de chemin ferré qui serpente vers Sceaux est encadré de souvenirs. Bourglainville et la belle Gabrielle. Chateau-Voltaire, Fontenay-Secaron, Aulnay-Chateaubriand ; on est en pleine grande, lodelle à Arcueil, les Sablières à Athys, Benserade à Gentilly, Bernardin de Saint-Pierre au moulin d'Essonne, Rabelais au presbytère de Meudon, mais il est temps de rentrer dans Paris.

Beaucoup de bruits et beaucoup de rien. Paris ressemble à un débarcadère : les uns partent, les autres arrivent pour repartir. Bonjour et adieu, telle est la conversation réduite à sa plus simple expression. Chaque maison paye son tribut de voyageurs aux esprits vains, les exiles qui n'ont que l'estent. Au milieu de ces allées et venues, on s'élève un peu les aéronautes. M. Poitevin vient d'accomplir sa quatrième ascension *inconnito*, à ce point que s'il n'avait pas eu la précaution d'en informer les journaux par une note, tout le

monde lui en aurait gardé le secret. Il est donc vrai, tôt ou tard les plus beaux ballons crevent, et pourtant on avait si bien gonflé celui-là. Tant de soins, une audace si grande, un courage si aveugle et l'admiration reste muette, l'enthousiasme s'éteint, les recettes baissent et on abandonne le spectacle. C'est beau, c'est hardi et c'est neuf, répète la foule, mais à quel bon ? Cette étonnante hardiesse est une barbesse inutile. Vous montrez à tout le monde un chemin qui personne n'est tenté de vous suivre, et tel est le plus grand péril qu'offrent ces exercices à ceux qui s'en mêlent : un jour vient et trop-prémotément ou le public s'aperçoit qu'il n'a plus rien à faire de l'aéronaute, et les journaux qu'ils n'ont plus rien à en dire.

Au contraire, on parle beaucoup et on parlera encore plus d'une invention miraculeuse, contestée hier, incontestable aujourd'hui, la *telegraphie électrique*. Le fil conducteur établi au cap Griscas a traversé la Manche victorieusement, et désormais la France donne la main à l'Angleterre. Puisse l'amitié être perpétuelle et ne pas tenir à un fil. Nonobstant l'abime qui les sépare, Londres et Paris, ainsi comme les jumeaux siamois, peuvent échanger de leurs nouvelles à toute heure du jour et de la nuit. L'entretien a déjà commencé, dit-on, entre les deux gouvernements. — Comment vous portez-vous ? — Very well, et vous ? — Tout doucement. — Ah ! yes, c'était le constitution, etc. — L'entretien dure encore au départ de ce courrier. Demain la Bourse entre en conversation, les cours volent d'un parquet à l'autre avec la rapidité de la pensée, on pourra s'enrichir ou se ruiner dans la même seconde à cent lieues de distance, n'est-ce point prodigieux ? Les joueurs innocents sont appelés à s'amusser comme les autres, et déjà le club des échecs du grand Londres a envoyé un défi aux habitués du café de la Régence.

À côté de ces miracles de la science, on ne croit plus aux phénomènes naturels. Le *Constitutionnel* lui-même s'est délié à nier l'existence du fameux serpent de mer qu'il a si souvent pêché dans les eaux du béotisme parisien, et qui fit sa fortune à l'égal du roman-feuilleton. A défaut de quelconque reptile présentable, il met en scène les pensionnaires d'une ménagerie fantastique. On n'a jamais livré plus résolument son monde aux bêtes. Il couvre ses canards d'un peu d'ours et les lâche sous ce nouveau travestissement à la poursuite de braves gens inoffensifs. L'autre jour, il enfermait un lion dans la cave d'un cabaretier de la flapée dont l'animal aurait brisé toutes les futailles. Les journaux graves, dont la mortie saisis est venue, répètent à l'envi cette historiette de loup-garou. Une autre fois c'est la statue colossale de la Bavière à laquelle le journal podagre attelle sa rédaction, et l'épave fait, il conclut qu'il faudra seize muets pour la trainer. « Chaque orteil, dit-il, a un demi-mètre. Dans la tête monstrueuse deux personnes pourraient commodément dîner à table et le nez abriterait facilement un musicien. » Un musicien ! c'est imprimé. Le *Constitutionnel* pense à tout, c'est un raffinement à la Néron qui ne festoyait jamais qu'en compagnie de quelque joueur de flûte.

Parmi les phénomènes auxquels on ne croit plus, il faut citer un prétendant tenté pour moitié long temps et qui vient de ressusciter d'une manière bizarre. Sous le titre des *Prisonniers du Temple*, un théâtre avait annoncé un drame où figurait le jeune fils de Louis XVI, qui mourait dans un dénouement historique. Mais Louis XVII vit encore, du moins c'est un M. de Richemond qui l'assure ; cette bonne nouvelle, le prétendant la donne lui-même à ceux qui l'auraient oubliée. Entre autres objets perdus, revendiqués ordinairement par voie de réclame, on comptera désormais la couronne de France et de Navarre. Il n'est pas probable que personne s'avise de la rapporter à ce vétéran des prétendants.

D'un autre côté, on déplore la disette de prétendus. Un procès récent a révélé un fait douloureux. Il existe en France dix-huit cent mille demoiselles doubles en ce d'un mari. Les mathématisques doivent être contents, leur système porte ses fruits. On s'élève contre l'accroissement de la population ; on prêche la concentration des fortunes, et on révoque le célibat et ce qui s'ensuit. Le procès sus-mentionné a révélé les clauses secrètes d'un mariage d'argent, comme il y en a trop, à ce que disent les juges. Le négociateur réclamait des contractants qu'il a mariés une somme de dix mille francs à l'usage d'épigrammes ; l'engagement était formel et la sanctionnée. Au sujet de ces unions mercantiles, voici ce qu'écrivait naguère un Anglais, écrivain célèbre, qui a longtemps habité la France : « On y suppose le mariage et l'amour ; le roman de la vie devient un régal de trois. La poésie s'en va ; tous les sentiments brillants et tendres se transforment en spéculations, et si l'homme de commerce ne cherche qu'à augmenter son capital en acquérant cette marchandise qu'on appelle une femme, la femme, de son côté, se place au plus gros intérêt possible, et soigne, dès sa vingtième année, l'arithmétique de sa vie. Dans les régions plus élevées de la bourgeoisie, cette tenance fâcheuse affrète d'autres formes : spéculations financières, jeu de bourse, manœuvres politiques. Telle femme a apporté en dot à son mari les émoluments d'une fonction publique. En Angleterre, rien de semblable, et le mariage y est plus désintéressé ; qu'ailleurs : les jeunes Anglais consultent leur cœur et le donnent à la beauté. A quarante ans, la dame ou bourgeoise de Paris, qui n'en a jamais plus de trente, connaît les finesses de la chicane ; elle est capable de lutter contre un juif et d'en remonter à un usurier ; et, tandis que nous autres Anglais nous avons loin de la cité et de ses complots notre *gynécée*, dans lequel nos femmes s'occupent du soin des enfants, de travaux à l'aiguille, de poésie et d'art, la matrone française parle, discute, achète, escompte, vend et s'enrichit ; elle se jette en brave dans la mêlée des affaires, au risque d'y perdre quelque portion de son plumage. » n'a pas pris l'exception pour la règle ; nos lectrices sauront bien décider.

Autre nouveauté. M. le préfet de police, dont les inten-

tions valent le zèle qui est excessif, vient de publier un arrêté en vertu duquel aucun ou aucune scène, proverbe, discours, dialogue, chanson et *romance*, ne pourra être exécuté dans une réunion publique qu'avec la visa de l'autorité. Or, le visa, c'est un timbre. Il faut retourner le mot de Mazarin et dire : « Ils payent, ils chanteront. Beaumarchais n'avait pas prévu celui-là. »

Le Théâtre Français a repris le *Mariage de Figaro*, et la *Folle journée* a été accueillie par des applaudissements très-rassurables. Vive attire, couleurs franches, peinture crue et même brutale ; mais le temps n'a-t-il pas adouci bien d'autres crudités ? Voilà vingt ans et plus que le *Mariage de Figaro* n'est plus accepté comme un factum d'opposition, et c'est le plus grand malheur qui pût arriver à l'ouvrage. Sauf la prodigieuse dépense d'esprit faite par son auteur, qui était en fonds, nous confessions notre très-médiocre admiration pour ce chef-d'œuvre de malice. « Je ne suis pas sûr, disait Beaumarchais, de faire une comédie qui ressemble aux autres. » Et, en effet, la sienne n'est qu'une farse sérieuse. On connaît très-suffisamment cette pièce qui porta si haut le nom de l'auteur, on croit connaître le mot de l'écrivain qui l'honorait moins. Dans les modes d'enthousiasme populaire, une circonstance semble étrange, même après soixante ans d'éclaircissements, c'est qu'il fut saisi, protégé, confirmé et accru par ceux-là mêmes qu'il a frappés. Le roi et ses ministres mirent l'interdit sur la pièce ; mais l'entourage de la reine et les courtisans la firent jouer, et ils l'approuvèrent avec passion. Ce brillant accueil ne fut d'ailleurs que la confirmation de l'ovation faite à l'ouvrage dans vingt lectures particulières. Le mot de l'épigramme peut-être là. Indépendamment des portraits soulignés par l'auteur qui était le lecteur, et où chacun était reconnu par tous (vieux trait de comédie commun à tous les temps), les mésaventures d'Almaviva touchaient sans doute, par leurs allusions, à un prince du sang, détesté de la cour. C'était sa chronique secrète mise en scène. Comment expliquer, sinon par cette conjecture, l'éclatante protection dont la reine et le comte d'Artois couvrirent le *Mariage de Figaro*. Le clergé stigmatisé sous le masque de Basile, les parlementaires légitimés dans la personne de Bridion, et la fantôme d'une révolution sociale évoqué par Figaro amusant beaucoup moins la cour que les disgrâces d'Almaviva joué par une sottise, et criblé d'épigrammes par son valet. Ensuite Beaumarchais pouvait très-bien sonner le tocsin de la révolution, sans y croire et sans la désirer ; car il avait l'égoïsme des satisfaits. Ses colères étaient celles de la vanité ; il ne tenait qu'à son bien-être et n'avait qu'un culte, celui de sa personne.

Encore une fois cette reprise a été froide, et ce n'est pas absolument la faute des comédiens. Les audaces de Beaumarchais ne sont plus celles qui touchent le public, et son esprit dépayse un peu ses interprètes. Cette prose turbulente a beaucoup perdu de son éclat, et le sel s'en évapore sur leurs lèvres. Ces messieurs y introduisent des contre-sens de langage, et ces dames y ajoutent des anachronismes de costumes, ce qui est plus véniel. Sauf M. Samson, Figaro est assez authentique, et sauf M. Giffroy, dont l'intelligence est plus grande encore que les moyens d'exécution, les autres sont probablement bien loin de leurs devanciers ; il est vrai qu'en ces temps-là, c'était mademoiselle Mars qui avait succédé à mademoiselle Contat dans le rôle de Suzanne, et mademoiselle Leverdi à mademoiselle Sainval dans celui de la Contesse ; Bridion, c'était Dugazon, et l'un des Baptiste, Bartolo, Devigny ; Dazincourt avait créé Figaro avant Carigny et Monrose, et Mule jouait Almaviva avant Damas et Arman. L'ensemble était digne d'un chef-d'œuvre. Quel que soit le sort de cette tentative, le directeur du Théâtre-Français est un homme de goût et de bonne volonté qu'on ne saurait trop encourager à ressusciter le vieux répertoire.

Quant à la pièce nouvelle, *Héracle et Démocrite*, on l'a vu évidemment parce qu'il faut bien jouer quelque chose. Cela est amusant comme une excuse, et la façon en est neuve comme le sujet. L'auteur a sacrifié pourtant à l'idole du jour, la fantaisie, qui nous met au supplice. La comédie débute en nérologue par la lecture d'un testament que le lecteur, qui est un tuteur, interrompt subitement. Voilà l'auditoire en attente et la pupille très-intriguée. Elle n'a pas l'air de comprendre le testament, dont la clause principale n'est pas pressentie. Au moment de cette rédaction hiéroglyphique, la vieille tante qui le formula était à l'extrémité, ou bien le notaire avait oublié ses lunettes. On y légué vingt mille écus à Lucie, à la condition qu'elle épouse l'un de ses deux cousins, Héracle ou Démocrite. Que l'héritier fasse un autre choix, et plus d'héritage pour elle ; si le refus provient des cousins, même résultat. C'est là une tante plus comique assurément que la comédie. Il va sans dire que les deux cousins, ou les deux frères, ne se ressemblent guère. Héracle porte le deuil d'une gaieté qu'il n'eût jamais, Démocrite a pris la livrée de la sienne ; c'est un costume rose - pompon qui lui donne l'air du beau Léandre. Un valet maigre, esclave de Pierrrot sans farine, s'associe à la fortune de ces originaux, qui le criblent de gratifications par derrière. Ou sommes-nous ? A la Comédie-Française ; n'ai-je pas l'honneur de vous le dire. La pièce est courte, mais comme la s'écoule semble longue, il faut tuer le temps, et on soupe. Les bouchons portés, les deux Bas-Bretons perdent le peu de cervelle qui leur reste. Démocrite est changé en Héracle, et vice versa ; c'est un trac fabuleux qui date des métamorphoses — Et puis ? — Et puis, la pupille épouse son tuteur. Mais cet honnête homme, qu'il a-t-il fait pendant deux actes ? — Il a lu le testament, et il est parvenu à en déchiffrer le sens ; vous voyez bien qu'il était fort occupé. La pièce sent les numéros de *Grétry*, mais elle n'est écrite par un vif esprit très-alerte et très-bien doué pour ces jeux périlleux. La verve, l'audace poétique, la grâce de langage, le trait comique, autant de qualités charmantes que possède M. Edouard Fournier ; il ne lui manque absolument que de savoir faire une comédie.



Claremont, résidence des Princes de la famille d'Orléans.

Fidèle à tous les à-propos, *l'Illustration* devait ouvrir ses colonnes au souvenir des nobles exilés de Claremont et au séjour de l'hôte illustre de Frohsdorf. La fidélité au malheur et le dévouement à une cause qui n'est plus — que nous sachions — celle de la France, ont payé ailleurs leur tribut d'hommage à ces grandes infortunes devant lesquelles on ne peut ici que s'incliner avec respect quand c'est le patriotisme qui les supporte et qui doit les adoucir.

Le palais de Claremont, résidence de Thomas Pelham Holles, comte de Clare, au commencement du dernier siècle, fut acquis plus tard par lord Clive, qui le fit reconstruire. La façade offre deux corps de bâtiment liés entre eux par

un péristyle à colonnes corinthiennes faisant saillie. Un jardin abondant en plantes rares, un parc très-spacieux orné de massifs exotiques et de gazons éclatants, donnent de la magnificence à cette demeure princière. En 1816, le gouvernement anglais acheta Claremont au comte de Tyrconnel pour l'offrir au prince Léopold, qui venait d'épouser la princesse Charlotte, fille de Georges IV, et depuis la révolution de février, le roi des Belges l'a mis à la disposition de son beau-père, le roi Louis-Philippe.

Frohsdorf, résidence actuelle de M. le comte de Chambord, est un domaine de médiocre étendue, situé à douze lieues de Vienne, sur la frontière de la Hongrie. Dans l'origine, il

appartint à la famille de Lichtenstein. Madame Murat l'acquiert en 1827. Quelques années après, il devint la propriété de madame la duchesse d'Angoulême, qui, après la mort de son mari, quitta Goritz, et alla habiter Frohsdorf avec M. le comte de Chambord. C'est le séjour habituel du prince. Sa cour à Frohsdorf se compose d'un petit nombre d'amis : ce sont M. le duc de Levis, M. de Blacas, fils de l'ancien ministre de Louis XVIII, qui fut le gouverneur du jeune prince; M. de Nicolai, M. de Villaret-Joyeuse, officier de marine distingué, et un jeune Vendéen, M. de Monty. Le reste de sa maison se compose de ses deux aumôniers et d'un médecin, M. Bougon.

PHILIPPE BESONI.

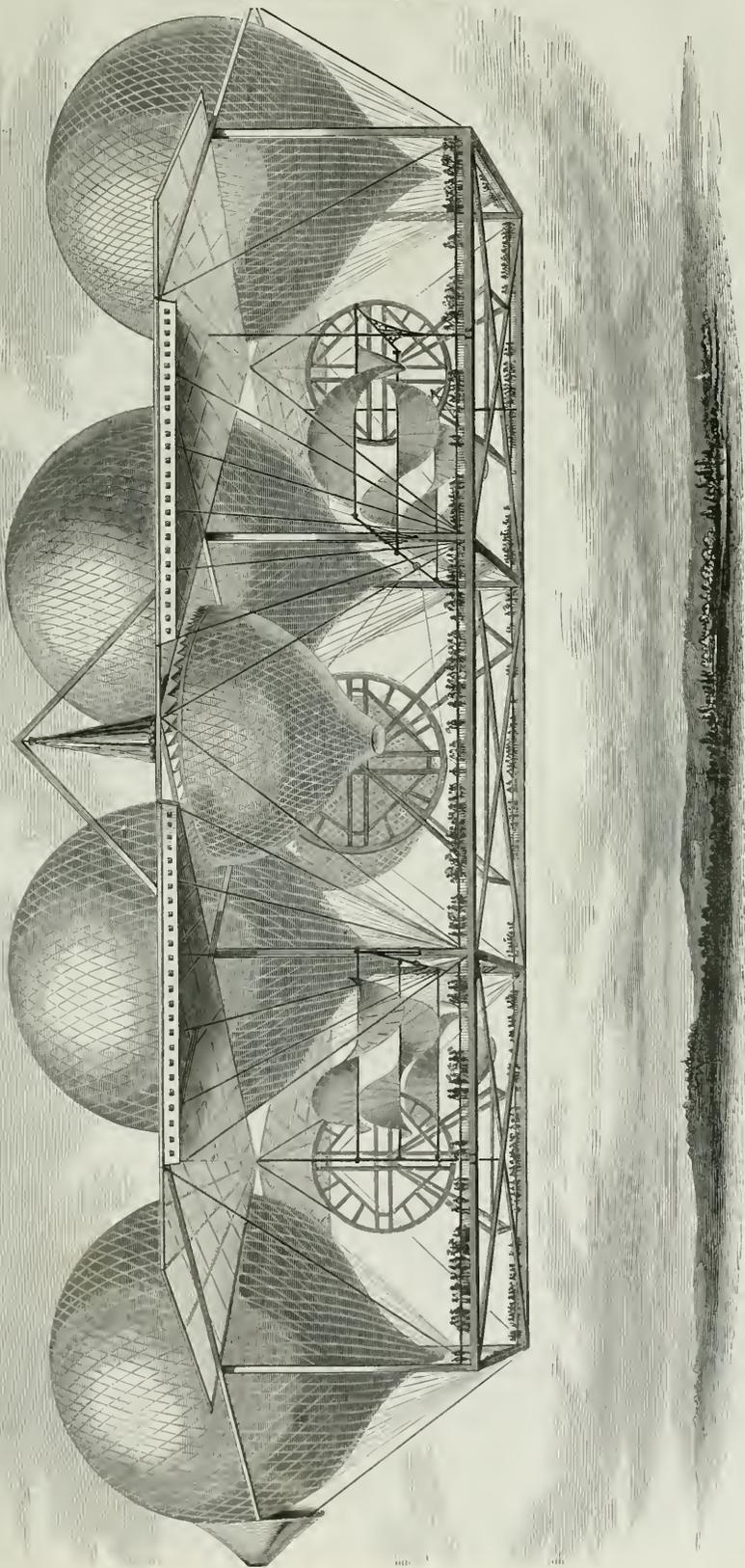


Frohsdorf, résidence de M. le comte de Chambord.

Navigation aérienne par M. Petin.

Si nos lecteurs ont suivi attentivement le résumé de l'histoire de l'aérostation que nous leur avons donné dans nos derniers numéros, ils auront reconnu que déjà de nombreux efforts ont été tentés pour faire de l'aérostation autre chose qu'un passe-temps de physique ou un spectacle de curiosité. Mais malgré les méditations des savants, les essais aventureux des empiriques, les prix proposés par divers peuples, la science de l'aérostation est encore dans son enfance. Nous ne voulons pas dire que l'aérostation, considérée isolément, n'ait pas fait de progrès : certes sa construction est perfectionnée ; mais ce qu'on ne lui a pas encore donné, c'est l'âme, et nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est l'intelligence ou tout au moins des organes qui puissent obéir et faire obéir le ballon à la volonté qui le dirige. Et pourtant là est la question et toute la question : on comprendra en effet que si le but de l'aérostation devait être à tout jamais de s'élever dans les airs, et là, au milieu d'une atmosphère plus ou moins agitée, de se laisser aller à tous les caprices des vents, *lubrica ventis*, autant vaudrait rester dans son cabinet, les pieds sur ces chenets et lançant par amusement des bulles de savon, exercice moins fatigant et surtout bien moins dangereux, sans être plus utile. Il est vrai, que l'aérostation va au-delà des nuages. On va encore que l'instrument, il faut savoir s'en servir, le dompter, le diriger enfin, sous peine de n'avoir éternellement dans les mains qu'un simple joujou d'enfant. Aussi est-ce dans cette voie que nous rencontrons tous les inventeurs ; c'est à la solution de ce problème que beaucoup d'illustres rêveurs ont consacré leurs veilles, sans avoir encore obtenu les résultats auxquels ils aspirent.

En dirons-nous autant de M. Petin, dont nous avons inscrit le nom en tête de cet article ? Entrez qui sait et le peut. Il y a tout un monde, et c'est vers ce monde qui plane au-dessus de nos têtes que veut s'élever ce nouvel inventeur, c'est de là qu'il veut nous faire sa dernière démonstration et prouver le mouvement en marchant. Mais pour y atteindre, le courage ne lui suffit pas : il faut que M. Petin inspire la confiance, entraîne les convictions, se fasse comprendre enfin, et c'est à quoi nous devons lui rendre cette justice, il réussit parfaitement. Aucun parmi ceux qui ont été à l'écoute au Palais-National ne s'est pris à douter, pendant qu'il parlait ; tant tout ce qu'il dit est logique, tant les réductions sont rigoureuses, tant les ailes ont



Système de navigation aérienne, par M. Petin.

l'air de pousser à sa machine à mesure qu'il avance dans sa démonstration : si bien que si à la fin de la séance il lui prenait fantaisie d'annoncer que le Palais-National est un immense appareil aérostatique qui plane dans les nuages depuis le commencement de la leçon, nul ne s'en étonnerait et ne s'en montrerait effrayé.

Essayons donc, après M. Petin, de donner à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas entendu une idée des principes qui servent de base à son invention, en même temps que nous leur montrerons le gigantesque appareil qui doit nous mettre en possession d'un nouveau monde et du chemin le plus court pour visiter l'ancien.

Jusqu'à présent ceux qui ont cherché à diriger les ballons dans l'air ne se sont pas assez préoccupés des lois naturelles : cela paraît paradoxal, et cependant rien n'est plus vrai. Expliquons notre pensée. Les uns ont étudié le mécanisme des ailes de l'oiseau et ont voulu l'appliquer au ballon ; les autres ont pris leurs modèles dans le sein des mers, et pour eux la solution du problème a été dans la construction d'un immense poisson aérien ; mais nul, que nous sachions, n'a analysé les causes du mouvement de l'oiseau dans l'air, du poisson dans l'eau ; nul n'a reconnu, ou du moins n'est parti de ce principe, que les corps animés ou inanimés ne se meuvent jamais, à moins de la combinaison de l'action de la pesanteur avec la résistance du milieu ambiant. Telle est la loi dont la découverte a servi de point de départ à M. Petin ; mais il faut que l'intelligence répartisse les actions de la pesanteur, de manière qu'il y ait mouvement : il faut donc pour la locomotion un levier et un point d'appui. Nous allons voir comment on les obtient dans la navigation aérienne. — Il y a, dans la nature, deux machines simples : le levier et le plan incliné : le levier, qui, au moyen d'un point d'appui convenablement placé, transmet à une de ses extrémités l'effort qui est opéré à l'autre ; le plan incliné, qui transmet également les forces, mais en les ralentissant. Voilà donc en trois mots tout le système de M. Petin : le levier, le point d'appui et le plan incliné. — Le point d'appui est partout dans la nature : il est sur la terre pour l'homme et les animaux terrestres, il est dans l'eau pour les poissons, enfin il est dans l'air pour les oiseaux ; seulement le Créateur, dans son admirable prévoyance, a donné à chaque animal la forme la mieux appropriée au point d'appui qui doit aider son

mouvement ; ainsi, pour prendre nos exemples dans la même classe d'êtres animés, un coq dont le pied s'appuie sur la terre a des doigts très-séparés l'un de l'autre ; chez le canard, ces doigts sont réunis par une membrane qui lui permet de trouver son point d'appui dans l'eau ; et enfin chez la chapev-souris, c'est une immense toile qui, lorsqu'elle est étendue, la soutient dans l'air. Pour le ballon, nos lecteurs n'ont pas besoin que nous le leur disions, ce point d'appui est dans l'air ; mais ce que nous leur révélons tout à l'heure, c'est comment M. Petin établit son levier sur ce point d'appui, de manière à pouvoir marcher, progresser dans l'air.

Maintenant quel est dans la nature le rôle de plan incliné ? Nous avons dit qu'il transmet les forces : on peut le concevoir sous toutes les inclinaisons depuis l'horizontale jusqu'à la verticale, et suivant chacune de ces positions, les forces qu'il a pour mission de retenir dans leur mouvement agissent avec des effets différents. La rivière coule sur un plan incliné ; elle est rapide ou lente, suivant l'inclinaison de son fond ; si on veut en obtenir un écoulement puissant, on construit un canal qui avance près de la rive d'un moulin, et une usine entière est mise en mouvement. Voici donc comment on doit comprendre qu'un plan incliné transmet une force en la ralentissant : cette même masse d'eau qui se précipite en peu d'instants de deux ou trois mètres de hauteur mettrait un temps considérable à arriver au même niveau inférieur si elle continuait à couler sur le plan qui forme le fond de la rivière. Supposons un corps pesant abandonné à lui-même sur un plan incliné : dans la première seconde de sa chute, il parcourra un certain espace ; puis le mouvement s'accélère constamment, et cette règle de la nature se définit en mécanique par ces mots : Les espaces parcourus sont entre eux comme le carré des temps employés à les parcourir. Il suit de là que tant qu'un corps sera sur un plan incliné, sa vitesse s'accroîtra, et que ce n'est que sur un plan horizontal que cette vitesse pourra diminuer et s'éteindre.

Si nos lecteurs ont bien compris ce que nous avons tâché de leur expliquer clairement, la nature du levier, du point d'appui et du plan incliné, ils saisiront facilement ce qui nous reste à dire sur l'appareil aérien de M. Petin.

Tous les corps sont pesants ; ils ne sont dit légers ou légers que par comparaison à un milieu donné. Ainsi le liège, qui est lourd par rapport à l'air, se mettrait en mouvement dans l'eau ; mais étant léger par rapport à l'eau, il se mettrait en mouvement dans ce liquide de bas en haut. Le point d'appui est une force contraire aux actions de la pesanteur réunies en un point fixe sur le levier ; il suit de là que le point d'appui des corps légers est supérieur aux actions de la pesanteur, et qu'il lui est au contraire inférieur pour les corps lourds.

M. Petin a voulu donner à son appareil la plus grande puissance possible, tout en diminuant les résistances qu'il devait vaincre. Ces résistances, c'est le milieu ambiant, c'est l'air. Il s'est donc donné une grande puissance en employant quatre ballons sphériques d'un immense volume. Or, dans la sphère la capacité croît comme le cube du rayon, et la surface ne croît qu'en raison du carré de ce rayon. Ainsi un ballon qui serait trois fois plus grand qu'un autre, ne présenterait que neuf fois plus de surface, tandis qu'il fournirait une capacité ou une puissance ascensionnelle vingt-sept fois plus grande. M. Petin a, toujours dans le but de diminuer la résistance, placé ses ballons l'un derrière l'autre, et il a armé la proue de son navire d'un appendice comique, de manière à fendre l'air plus aisément. Ses ballons, dont chacun, dit-il, doit avoir le diamètre de la balle au blé de Paris, soit 90 pièces, sont reliés l'un à l'autre par une vaste charpente de 150 mètres de long sur 65 mètres de largeur où se trouvent les passagers. Au milieu de cette vaste charpente se trouvent quatre espèces de parachute, deux au-dessus, deux au-dessous du plan milieu dont voici le rôle : lorsque l'appareil quitte la terre, c'est en vertu de sa légèreté par rapport à l'air ; son point d'appui est donc supérieur aux actions de la pesanteur, c'est la colonne d'air située au-dessus des ballons ; cette résistance à l'ascension vient se concentrer en un point, celui du levier (le levier est l'appareil entier) ; alors les parachutes situés au-dessous du plan de l'appareil s'ouvrent par l'effet de la résistance de l'air et le levier est complet ; nous avons le point d'appui, le point fixe autour duquel nous devons graviter. Si le ballon descend au contraire, les parachutes supérieurs s'ouvrent et nous retrouvons encore notre levier complet.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer comment M. Petin a réalisé dans son appareil le plan incliné. La vaste charpente qui relie entre eux les quatre ballons est construite de façon qu'une partie, soit en avant, soit en arrière, puisse être mise instantanément à jour ; concevez un système de jalousies, si vous voulez, dont un mécanisme très-simple replie ou développe les lames. Lorsqu'une partie de l'appareil aura été ainsi mise à jour, la résistance que l'air oppose au mouvement vertical ne se fera plus sentir sur cette partie mise à jour, tandis qu'elle conservera toute sa force sur l'autre partie ; il y aura donc un effet d'équilibre, le levier oscillera autour de son point d'appui ; l'appareil prendra une inclinaison et s'élevera dans la direction de ce plan incliné ; sa vitesse s'accroîtra et il pourra ainsi parcourir des espaces considérables ; puis en refermant les lames, le levier retrouvera son point d'appui et usera sa vitesse sur ce plan horizontal. Cette manœuvre, qu'on pourra répéter autant de fois qu'on le voudra, soit à l'avant, soit à l'arrière, permettra d'accélérer la marche dans les airs, et de se diriger vers un point donné.

Jusqu'ici nous avons supposé que la marche n'avait lieu qu'en vertu de la pesanteur spécifique des ballons ; mais il y a un autre élément dont l'aéronaute doit tenir un grand compte, c'est le vent, qui jusqu'à présent dirige à lui tout seul les ballons qu'on confie aux airs ; et y a encore le cas où l'appareil sera parvenu jusqu'à la région où le milieu au-

biant sera en équilibre parfait avec la force ascensionnelle du navire aérien. Il faut alors avoir recours à d'autres machines capables d'engendrer les forces de traction nécessaires à la progression.

M. Petin a établi à cet effet deux turbines horizontales qui, mises en mouvement par l'aéronaute, procurent une progression rectiligne suivant l'axe. Elles peuvent aussi être mises en mouvement par la résistance de l'air à la force d'ascension ; elles transmettent alors le mouvement à d'autres hélices de traction qui sont placées verticalement au quart antérieur et postérieur de chacun côté de l'appareil ; elles aèrent en quelque sorte dans l'air et aident à la marche. Un comprend qu'on peut demander à ces hélices des mouvements latéraux en arrêtant celle d'un côté, tandis que l'autre continue à se mouvoir. On pourra donc, en supprimant alternativement l'une ou l'autre hélice, manœuvrer l'appareil entier comme on manœuvrerait un bâtiment. On peut encore que le mouvement des turbines horizontales, dont l'effet sera de soulever ou d'abaisser le navire, suivant une ligne verticale, permettra de se élever ou de s'abaisser dans l'air sans jeter de lest ou sans perdre de gaz, soit moyen à employer pour obtenir l'ascension ou la descente, et sans lequel toute locomotion éloignée et longue est impossible à cause des déperditions continuelles des forces de l'appareil. Les hélices, mues soit par la main de l'homme, soit par une machine dont la dimension de l'appareil permet la supposition, se verront également dans l'air qui voudrait s'opposer à la marche, de même qu'un bateau rencontre un courant rapide.

Chronique musicale.

La réouverture de l'Opéra a eu lieu lundi de cette semaine. Cela s'est fait presque à l'improvvisé, bien que les deux mois de vacances accordés par le ministre fussent expirés depuis samedi dernier. Mais cette surprise a satisfait tout le monde : l'impression de l'immense foule qui de bonne heure assiégeait les portes de la salle le prouve de reste, et fait voir combien la réouverture de notre premier théâtre lyrique était attendue avec impatience. Jamais, en effet, on ne vit peut-être dans Paris une aussi grande affluence de étrangers qu'en ce moment. Laisser plus longtemps les portes de l'Opéra fermées devant eux, c'eût été s'exposer à leur faire croire que tout ce qu'ils ont entendu dire de la magnificence des plaisirs de notre capitale n'était pas exact ; ou bien que notre pays n'était plus en état de soutenir aujourd'hui le somptueux éclat de son hospitalité d'autrefois. Pour toutes ces raisons et d'autres encore, la réouverture de l'Opéra doit être classée parmi les événements d'une haute importance. — La soirée de lundi a été l'une des plus brillantes qu'on puisse imaginer. On donnait la *Favorite*, et le rôle de Léonor était, pour la première fois, rempli par mademoiselle Alboni. Le nom de cette célèbre chanteuse est un vrai talisman, capable d'opérer les plus étonnants miracles : comme, par exemple, de transporter les mines aurifères de la Californie à la rue Lepelletier, au moment où l'on s'y attend le moins. O merveilleux pouvoir d'une charmante voix ! Mais, quelle voix ! quel charme ! Entendit-on en aucun temps un gosier humain plus parfaitement doué ? Un acteur qui s'émeut profondément, qui s'anime, qui se passionne en scène, réussisse à faire naître, exciter, exalter l'enthousiasme d'une salle entière, c'est beau, c'est admirable, mais c'est concevable. Ce que l'on conçoit moins, c'est que, sans employer aucun de ces mêmes moyens, mademoiselle Alboni ait obtenu absolument les mêmes résultats. Elle chante, qu'on nous permette de le dire, à peu près comme Dieu parla lorsqu'il dit : *Fiat lux* ; elle n'y met pas plus de recherche, et cependant le public en a eu, à bon droit, de bons et de mauvais. Non, le charme de la voix n'exercera jamais un plus souverain empire, puisque à lui seul il tient lieu de toutes les qualités qu'on exige d'ordinaire dans un cantatrice dramatique. — M. Roger a partagé les honneurs de la soirée avec mademoiselle Alboni ; nous ne saurions mieux faire son éloge ; tous deux ont été plusieurs fois rappelés ; on leur a fait répéter la belle phrase de la fin du duo du quatrième acte, qu'ils ont dité chacun avec un talent tout à fait supérieur, quoique dans un sentiment complètement opposé. En les écoutant immédiatement l'un après l'autre, il est curieux de voir comme la même pensée musicale peut être interprétée d'une manière entièrement différente et conserver toujours la même force, la même beauté, sinon précisément le même sens. — Pour être juste envers tout le monde, nous devons ajouter que M. Barroillet a eu, lui aussi, sa bonne part d'applaudissements ; mais encore, que mademoiselle Flora Fabbri, dans le pas de deux du second acte, a littéralement émerveillé les amateurs de ballet les plus experts et les plus difficiles, par la légèreté, la souplesse, l'entrain et la hardiesse de sa danse.

Quelque éclatant qu'ait été le succès de mademoiselle Alboni sur la scène lyrique française, tant dans le *Prophète* que dans la *Favorite*, nous n'en restons pas moins, après avoir vu, comme nous venons de le voir, sa véritable place est ailleurs. Son élément, c'est le Théâtre-Italien, et c'est là que nous espérons la revoir avant peu. La salle Ventadori va bientôt rouvrir à son tour. En ce moment la composition de la nouvelle troupe italienne, qui doit prochainement nous rendre le plus élégant de nos théâtres, est l'objet de toutes sortes de commentaires. Nous ne nous en ferons pas l'écho ; c'est d'autant plus inutile, que, dans quelques jours, tout le monde pourra lire en mille endroits, sur les murs de Paris, la liste entière et vraie des chanteurs qui, le 1^{er} novembre prochain, inaugureront la saison d'hiver parisienne. Il va sans dire que le nom de M. Ronconi figurera en tête de cette liste.

Nous sommes un peu en retard avec l'Opéra-Comique. Il y a déjà quinze jours que nous aurions dû parler d'un bril-

lant début qui a eu lieu à ce théâtre. Le début de M. Barbot. Mais s'il n'est jamais trop tôt pour annoncer une bonne nouvelle, jamais non plus il n'est trop tard. Nous saisissons donc avec empressement la première occasion qui se présente. M. Barbot n'est pas, tant s'en faut, un débutant comme un autre. Excellent élève de M. Manuel Garcia, c'est à lui que ce célèbre professeur a confié le soin de tenir sa classe au Conservatoire pendant son absence. Depuis deux ans il remplit avec distinction cet honorable intérim. Les concours de chant qui ont eu lieu dans cet intervalle ont suffisamment prouvé que le jeune suppléant possède et transmet à merveille les savants préceptes, les belles traditions qu'il a lui-même reçues du titulaire. Ainsi qu'on devait s'y attendre, d'après cela, M. Barbot s'est montré, dès son entrée en scène, chasteur sur tous les points de son art. C'est par le rôle de Lionnel dans *l'Eclair*, un des plus difficiles de l'emploi des ténors d'Opéra-Comique, qu'il n'a pas craint de faire ses premiers pas sur un théâtre tout à fait nouveau pour lui. Nous n'hésitons pas à dire que jamais la délicieuse romance : *Quand de la nuit l'Espas nuage*, n'a été mieux interprétée ; que la partie de Lionnel dans le charmant duo du second acte n'a jamais été chantée avec plus de goût et d'expression ; que tous les détails musicaux de ce rôle enfin n'ont jamais été plus finement rendus. Sans être doué d'un de ces timbres s'adressant à de primo abord entraînent irrésistiblement un auditeur, la voix de M. Barbot est néanmoins sympathique ; elle plait par sa constante justesse d'intonation, et puis encore parce que jusque dans ses demitentes les plus délicatement nuancées on ne perd pas une syllabe, tant l'articulation est nette. Cette qualité est une des plus essentielles et pourtant une des plus rares. Un pareil début est d'un heureux augure ; il ne nous paraît pas douteux que M. Barbot ne soit bientôt un des sujets les plus utiles et les plus aimés du théâtre de la rue Favart.

Nous entendons fréquemment reprocher à notre siècle de tourner à la tristesse, à l'ennui, à toute sorte de sentiments moroses ; ce sont là des reproches que nous ne pouvons guère prendre au sérieux, nous qui voyons combien on fait de musique de toutes parts ; à moins qu'on ne veuille prétendre que cette espèce de concert universel auquel nous assistons en passant ou par curiosité, ne soit, comme le chant du cygne de notre société, ce qui Dieu nous plaise. Quoi qu'il en soit, les fêtes musicales sont à l'ordre du jour. Ce ne sont plus des familles d'une même ville qui s'invitent entre elles à venir faire de la musique dans leurs salons ; ce sont des départements voisins par les chemins de fer qui s'adressent mutuellement des invitations collectives ; des nations qui engagent d'autres nations à venir aussi nombreuses que possible entonner ensemble les mêmes chants harmonieux. Ce côté de la physiologie du temps où nous vivons n'est peut-être pas assez remarqué. Nous faisons aujourd'hui cette observation seulement en passant, et en manière de transition, pour arriver aux quelques mots que nous avons à dire des nouvelles qui nous sont venues d'Anvers, en même temps que celles du grand festival qui a dernièrement eu lieu dans cette ville. Au moment même de la gran le fête anversoise, la nouvelle troupe d'opéra français fait ses débuts et l'on applaudissait une de nos cantatrices les plus estimées, mademoiselle Mequillet. Elle a successivement chanté les rôles de Léonor dans la *Favorite*, d'Olette dans *Charles VI*, de Norma dans la traduction française du chef d'œuvre de Bellini ; dans chacun de ces ouvrages, l'éminente artiste, nous dit-on, a obtenu le plus éclatant et le plus légitime succès. Cela n'a rien que de très-naturel pour qu'on ne se rappelle avec vu mademoiselle Mequillet sur notre première scène lyrique.

Au reste, il y a plaisir à voir comme nos artistes français sont de tous côtés accueillis avec faveur. Il y a peu de jours, une correspondance de Londres nous faisait part d'un succès que madame Wartel a obtenu pendant la saison dernière. Partout où elle s'est fait entendre, les dilettantes anglais lui ont témoigné de la façon la plus chaleureuse leur admiration pour son talent de pianiste si remarquablement pur, élégant et sévère tout à la fois. Mais c'est surtout dans un concert donné pour les églises catholiques que madame Wartel a rencontré l'occasion d'un de ces triomphes qui font époque dans la carrière d'un artiste. Comment résister au plaisir d'enregistrer de pareils faits dans notre chronique ? Aussi n'y résistons-nous pas.

GEORGES BOUSQUET.

Voyage aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin.

PREMIÈRE LETTRE.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Bâle, le 22 août 1850.

MONSIEUR,

Je viens d'accomplir le voyage de récréation dont je vous avais communiqué le projet. J'ai bu à la source du Danube ; j'ai marché sur la source élanée du Rhône, je me suis reposé près des sources du Rhin, et j'ai déjeuné à l'hospice du mont Saint-Gothard, dans le voisinage des sources du Tessin et de la Reuss. J'ai parcouru les Alpes le sac sur le dos et un bâton ferré à la main, bravant la pluie, la grêle et la neige. C'est un exercice salutaire, que je recommande à quiconque la santé est chère. Maître le corps en sueur par l'action de grimper, recevoir pendant des heures entières les douches d'une pluie fine, pénétrante, glaciale ; marcher dans la neige au besoin, avec des souliers percés ; descendre en moins d'une journée tous les degrés de l'échelle thermométrique, de 20 degrés au-dessus de zéro à la température de la glace fondante : cela vaut mieux que tous les bains russes et que tous les traitements hydrothérapeutiques de la mode. Depuis un an, j'étais affecté de vertiges et je me

croisai menacé d'apoplexie; maintenant mes vertiges sont passés et je ne crains plus aucune apoplexie. Je propose l'ascension de la Grimsel comme un nouveau système de médecine. Ses disciples d'Hippocrate devraient se faire aubergistes sur le sommet des Alpes : ce serait tout bénéfique pour les pauvres malades. Vous voyez que je ne préche pas pour mon saint. Pourquoi tout le monde n'en fait-il pas autant ?

Je serai bref sur la Suisse, pays classique des touristes, terre triviale, omnibus triviale. Je serai un peu plus long sur la Forêt Noire, connue par son kirschewasser et par ses horloges de bois, et qui mérite d'être connue sous bien d'autres rapports. Mais procédons *ab ovo*, comme les Romains dans leurs repas.

Que vous dirai-je, monsieur, des endroits où j'ai passé en quittant Paris? Nos voyageurs aujourd'hui comme les dieux d'Hélène. « Ne t'ame il pas en embûches, et à la quatrième il atteint son but. » La merveille s'en bien plus complète quand le système aéronautique de M. Patin sera réalisé. Ses wagons ne seront pas même des concubins en comparaison des convois aériens que nous verrons planer à quelques milliers de pieds au-dessus de nos têtes. Tout en restant immobiles dans les régions glacées, les *aéroscaphes* (je propose d'avancer ce nom pour les bateaux aériens) pourront aller aussi vite qu'un boulet de canon. C'est qu'alors la terre, en tournant autour de son axe, voyagera pour nous, retardataires dans l'atmosphère qui n'a pas la même vitesse de rotation. Un jour peut-être on organisera des trains de plaisir qui du samedi au lundi feront le tour du monde. Tout cela paraît sans doute étrange, chimérique, fabuleux. Mais, quand on songe à l'histoire de la poudre à canon et de la vapeur, on devient très-crédule en pareille matière.

Revenons à nos moutons. D'abord, ce n'est que de Paris à Châlons-sur-Marne qu'on voyage comme Neptun dans Hémère. Meaux, Châteauneuf-Thierry, Epernay, voilà les trois grandes embûches; à la quatrième, on atteint Châlons. Puis, de là on se fait voitureur plus loin *ad libitum*.

La ligne de l'Est devrait être surmontée de la ligne des gastronomes. La plupart des pays où on traverse sur cette ligne sont marqués en trois caractères sur la carte géographique que je prépare. La Brie fournit les fromages que l'empire capricieux et tyrannique de la mode ne remplacera jamais par des croquignoles. A Châteauneuf-Thierry, *Castellum Theodoricæ*, commencent les vins de Champagne tant célébrés.

Je m'arrêterai à Epernay pour faire, avec le docteur Blémin, mon compagnon de voyage, un court pèlerinage à Aï. Si tous les vins de Champagne étiquetés *Aï mousser* viennent du coteau d'Aï, le miracle de la nœc de Cana n'est que de la puzette. Car on en vend (de l'Aï) dans toutes les parties du monde, et le coteau d'Aï n'est guère deux fois plus grand que Montmartre. Il est vrai que l'Aï première qualité est mêlé avec des vins de Bouzy et de Verzy; mais tous ces terrains réunis ne pourraient — on me croira sans peine — fournir aux caves de tous les amphithéâtres. Le coteau d'Aï, que j'ai visité jusqu'au moulin à vent, est admirablement exposé pour recevoir les rayons du soleil. Les propriétés se rivalisent de soins pour l'entretien de leurs vignes. Le terroir, qui se conserve frais pendant les chaleurs de l'été, est mêlé de beaucoup de petits fragments de feldspath et de chaux siliceuse. C'est peut-être à toutes ces circonstances réunies que l'Aï doit sa juste renommée.

M. Jacquesson a révolutionné toute la Champagne viticole (la Champagne-Pouilleuse, désert de craye et de calcaires rouillés, ne poudrit, comme on sait, que des moutons, fort estimés d'ailleurs, sans compter les Champenois). Avec un esprit d'artiste plutôt que de spéculateur, il a dépensé des sommes énormes pour la construction d'une cave magnifique, assés vaste pour contenir le produit de toutes les récoltes du pays. Le plan de cette cave a été à l'exposition d'industrie de l'année dernière. L'innovation la plus heureuse est le mode d'éclairage au moyen de réflecteurs métalliques, bien lumineux, qui, inclinés sous un angle de 45°, reçoivent la lumière du jour par des puits verticaux. Ce mode d'éclairage permet, dit-on, de réaliser une économie d'environ vingt mille francs par an. M. Jacquesson est la providence d'un très-grand nombre d'ouvriers, qu'il occupe à des travaux d'une urgence souvent contestable. Mais il est exécuté, audit des propriétaires viticoles, qui ne sauraient lutter avec lui ni par le bon marché ni par la qualité même des vins. L'engage tous les voyageurs à visiter, à Châlons-sur-Marne, la cave de M. Jacquesson, surtout, si c'est possible, pendant un crage, lorsque les éclairs mille fois réfléchis font rebrousser les volées épaisses contre lesquelles se brise l'écho du tonnerre.

A Châlons, on quitte le rail-ways inacheté et on se fait voitureur, soit par l'entreprise des maîtres de postes réunis à Saverne. En face des Vosges, se dessine à l'horizon le bleu de la forêt Noire. Ces deux chaînes de montagnes parallèles se regardent, chose intéressante à constater, par leurs pentes les plus abruptes; on dirait qu'elles se sont brusquement retirées pour faire place au Rhin.

La vallée intermédiaire, à niveau uni comme une surface d'eau, était jadis, je le suppose, un immense lac qui n'est plus représenté que par un bief d'eau, le Rhin. Ce lac long (judicial) (presque tous les lacs ont une forme allongée parce qu'ils ne sont que des vallées remplies d'eau) aura eu sa digue rompue, un peu au-dessous de Mayence, là où le Rhin s'encaisse entre des rochers taillés à pic. Les champs si bien cultivés de l'Alsace composaient son lit limoneux, refuge des anguilles. Les emplacements de Mannheim, de Saverne, de Strasbourg, de Fribourg, de Mulhouse, étant alors habités par de vrais cristaux et par des mollusques d'eau douce.

Præcium et summa gens ulvæ.

De Mayence à Bâle, le grès rouge, qui caractérise si bien la formation des Vosges, sert communément de pierre à bâtir, comme aux environs de Paris la pierre calcaire. Il a sur celle-ci l'avantage de résister infiniment mieux aux influences atmosphériques et de donner moins facilement ac-

De Châlons, la route me conduisit à Bar-le-Duc et à Nancy. La voiture des maîtres de postes réunis me procura le loisir d'examiner le chef-lieu de la Meuse pendant vingt-quatre heures. Je n'eus pas lieu de me plaindre. Bar est une ville fort intéressante, tant par sa position forte que par les édifices curieux qu'elle renferme. L'ancien quartier présente l'aspect d'une citadelle, il est situé sur une colline escarpée, formée de rochers primitifs (gneiss et granit), d'où l'on domine tous les environs. Dans ce quartier, appelé la *haute ville*, on remarque plusieurs maisons ornées de sculptures en bois d'un bon style. La promenade, derrière l'église, est un espace carré qui, au sud et à l'est, aboutit à des précipices. Elle est plantée d'ormes et de trèfles (il y en a qui ont de 15 à 18 pieds de circonférence, à cinq pieds du sol); ces arbres sont les moins contemporains de René de Châlons, tué en 1514, au siège de Saint-Dizier, et dont les cendres reposent dans l'église voisine. Le monument qui lui a été élevé se compose d'un autel en marbre noir, sur lequel est debout un sautoir en marbre blanc, tenant un sablier dans la main gauche et dans la main droite une faux, symbole de la mort; des lambeaux d'apophyses (et non pas de peau) couvrent les os déhâchés. Cette sculpture originale est l'œuvre de Rubens, élève de Michel-Ange. A l'ouest de la ville basse, qui arrose l'Ornain, est le coteau qui profuit du vin et des groseilles renommées. Mais la plus grande curiosité de Bar, c'est le café des Oseaux, qui est plutôt un musée d'histoire naturelle. On y va moins pour prendre le café que pour étudier l'ornithologie. Les murs, au lieu de dorures, sont garnis d'oiseaux indigènes et étrangers, artistement empaillés et rangés méthodiquement dans des armoires vitrées. L'entrée de ce musée-café est gardée par des perroquets blancs, rouges et bleus, qui se balancent gracieusement sur leurs cordes. A l'intérieur, dans la grande salle des billards, on voit, pratiquée dans le mur, une espèce de grotte qui s'étend, à travers le plafond, jusqu'au second étage; elle héberge quelques centaines de passereaux, qui voltigent sur les branches d'un arbre desséché, et se baignent dans un bassin alimenté par une source d'eau vivante. Un réseau en fils de fer protège ces chanteurs grivoles contre les chalandiers trop indiscrets. Mais il n'y a pas que des oiseaux; on y voit aussi des mammifères, des reptiles, des poissons, très-bien préparés. Le régime végétal même a été mis à contribution pour embellir ce curieux établissement, qui a pour fondateur un brave et intelligent ouvrier, M. Poisson, ancien cuisinier du général Excelsmans. Dans un an, le chemin de fer aura transporté le café des Oseaux aux portes de Paris.

Les vingt-quatre heures de loisir passées, je remontaï dans le même véhicule qui m'avait provisoirement déposé à Bar. Pour aller de là à Strasbourg, on peut, en faisant un détour, passer par Metz et profiter du petit tronçon de railway terminé entre Metz et Nancy. J'ai préféré le chemin le plus direct.

Nancy aurait toujours l'air d'une antique capitale si ses rues n'étaient pas si larges et tirées au cordeau; des nos tortueuses, étroites, quelque peu sales, des maisons non balayées, d'inégale hauteur, avec des auvents qui permettent aux voisins de se donner la main par-dessus la tête des passants, voilà ce qui caractérise les cités du moyen âge, dont Nuremberg nous offre encore le type. La façade du palais des anciens ducs de Lorraine (aujourd'hui la caserne des généraux), la chapelle sépulcrale de ces ducs (pour le repos des âmes) l'empereur d'Autriche, issu de la maison Habsbourg-Lorraine, continue à lire dans la messe; la place du Peuple, la statue de Stanislas Leszczyński, telles sont les curiosités que tous les guides-voyageurs recommandent de voir et d'admirer à Nancy. Il faut y joindre les promenades et les environs, qui sont très-beaux. Près de l'embarcadere du chemin de fer, une misérable colonne en grès, surmontée de la double croix de Lorraine, indique la place où tomba, en 1176, Charles-Téméraire, victime de la trahison ou d'une folle ambition. L'étang de Saint-Jean, près duquel Campo-Basso exécuta ses manœuvres trébuches, existe encore, mais probablement très-diminué, et le terrain n'a pas cessé d'être marécageux dans l'endroit où l'on retira le corps glacial, couvert de boue, du brillant rival du rusé Louis XI.

A partir de Nancy, le sol s'élève en pente douce et présente des ondulations remarquables, espèce de contreforts des Vosges. A cinq ou six kilomètres de Phalsbourg, ville forte, célèbre par les généraux qu'elle a vus naître et par l'eau de Sauer qu'elle exporte au loin, commence la fameuse côte de Navarre. Pendant la descente rapide, couronnée en hélice, on joint du panorama de la belle vallée du Rhin; sur la droite on aperçoit les ruines en grès rouges (vosgiens) de deux châteaux au milieu des bois qui abritent Saverne. En face des Vosges, se dessine à l'horizon le bleu de la forêt Noire. Ces deux chaînes de montagnes parallèles se regardent, chose intéressante à constater, par leurs pentes les plus abruptes; on dirait qu'elles se sont brusquement retirées pour faire place au Rhin.

La vallée intermédiaire, à niveau uni comme une surface d'eau, était jadis, je le suppose, un immense lac qui n'est plus représenté que par un bief d'eau, le Rhin. Ce lac long (judicial) (presque tous les lacs ont une forme allongée parce qu'ils ne sont que des vallées remplies d'eau) aura eu sa digue rompue, un peu au-dessous de Mayence, là où le Rhin s'encaisse entre des rochers taillés à pic. Les champs si bien cultivés de l'Alsace composaient son lit limoneux, refuge des anguilles. Les emplacements de Mannheim, de Saverne, de Strasbourg, de Fribourg, de Mulhouse, étant alors habités par de vrais cristaux et par des mollusques d'eau douce.

Præcium et summa gens ulvæ.

De Mayence à Bâle, le grès rouge, qui caractérise si bien la formation des Vosges, sert communément de pierre à bâtir, comme aux environs de Paris la pierre calcaire. Il a sur celle-ci l'avantage de résister infiniment mieux aux influences atmosphériques et de donner moins facilement ac-

chés à la vie végétale lichens, mousses), qui finit par décomposer même le granit par des moyens qui échappent au chimiste. Les rouges cathédrales de Strasbourg, de Mayence, de Fribourg et de Bâle sont beaucoup mieux conservées, quoique pour le moins aussi anciennes, que la noire cathédrale de Paris. C'est le peroxyde de fer qui colore le grès vosgien en rouge; dans les couches profondes, à l'abri du contact de l'air, il est en grande partie réduit à l'état de protoxyde qui colore la pierre en blanc verdâtre. J'ai recueilli des échantillons de roche où les deux zones sont nettement tranchées. Cette différence d'oxydation et de coloration d'une même roche, je la signale à l'attention des géologues, trop disposés à fonder leur nomenclature sur des caractères extérieurs, purement accidentels.

Le jour commençait à baisser quand je traversai la plaine verdoyante qui s'étend de Saverne à Strasbourg. Les rayons du soleil couchant dorèrent la cime des noyers et rhaussaient l'état d'épaves de blé qui, s'amonçant sous leur feuillage, offraient la plus belle image de la richesse et de la modestie. L'homme sot et orgueilleux, dit un proverbe en lieu, dresse la tête comme un épervier.

Au moment où j'étais dans Strasbourg, une quarantaine de voyageurs battaient la retraite. On sait que Strasbourg est une place forte; mais à ton besoin de le rappeler chaque soir aux paisibles et industrieux habitants par un vacarme à leur briser le tympan ?

Il y a des villes qui par leurs noms rappellent quelque grand monument. Strasbourg sera toujours plus célèbre par la flèche de sa cathédrale que par ses pâtés de foie gras. On ne se lasse pas d'admirer cette belle flèche; on dirait la cristallisation d'une pensée sublime. Les anciens l'auraient mise au nombre des merveilles du monde. Ils en auraient fait autant de l'horlogerie astronomique de M. Schwilg. Tous les jours, vers l'heure de midi, cette horloge attire dans la cathédrale une foule de spectateurs curieux d'entendre chanter le coq de bois, et de voir le petit ange doré tourner son sablier, et à ses douze heures recevoir, en définitif, la bénédiction de Jésus-Christ. A côté de cette merveille dont l'auteur, encore vivant, a publié lui-même une description détaillée, on remarque, dans l'angle du chœur, une figure d'homme en costume du troisième siècle; c'est l'architecte, qui, la tête appuyée sur le coude, regarde avec complaisance l'œuvre de sa file, les belles sculptures du pilier en face. C'est là une des conceptions à la fois les plus originales et les plus touchantes que je connaisse.

Les amateurs de l'art plastique ne manquent pas de visiter l'église Saint-Thomas, où se trouve le mausolée du maréchal de Saxe. Le groupe dont il se compose serait digne du ciseau de Canova. La douleur calme et concentrée qui se peint sur les traits mâles d'Hercule contraste admirablement avec la douleur plus expansive et plus lumineuse du génie de la France et de l'ange qui tient une torche renversée. L'église de Saint-Thomas et le Panthéon des Strasbourgeois; elle renferme les tombeaux de tous les citoyens qui se sont illustrés dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie. Un modeste buste en marbre blanc indique le lieu de repos du célèbre philosophe et Oberlin, l'élève de César et de Tacite. Le corps embaumé et assez bien conservé d'un comte de Nassau, mort au treizième siècle, est du plus haut intérêt pour l'histoire de l'embaumement. Les vêtements qui le couvrent paraissent être de temps à autre renouvelés; le vernis qui est lui-même visqueux paraît aussi d'une date récente. Mais les soulers qui l'ont porté sont, m'a-t-on assuré, très-authentiques. S'il en est ainsi, il faut avouer que les chausseries de nos paysans bas-bretons ne sont que des escarpins à côté de celles des seigneurs du treizième siècle.

Dans la salle basse de la bibliothèque publique, on voit des fragments de tombeaux du moyen âge et quelques armes romaines, peut-être les débris de la bataille sanglante que l'empereur Julien livra contre les Allemands sous les murs d'Argentoratum. C'est la charrie qui a mis à nus ces instruments de destruction. La bibliothèque contient des documents précieux pour l'histoire de l'imprimerie. Par l'érection, un peu tardive, de la statue de Gutenberg, Strasbourg s'est souvenu que son nom figure avec honneur dans les annales de la typographie, ce puissant levier de l'intelligence humaine et de l'émancipation des peuples.

Le 1^{er} août j'ai franchi le pont de Kehl pour entrer dans la Forêt-Noire.

Dr HOEFER.

(La suite à un prochain numéro.)

Voyages dans Paris.

LA BOURSE.

Un défilé beaucoup contre l'agiotage, et c'est avec toute raison. Mais il est facile d'en action, non d'en extirper les racines. Les fonds publics, les actions industrielles ou de la Banque n'ont de valeur et ne se maintiennent en crédit qu'à la condition d'être toujours et promptement réalisables. De là ce grand marché tout toujours ouvert au renouveau des rentes et des autres effets. Or, comment empêcher que la spéculation, levier et âme du négoce, n'intervienne dans l'émission, au lieu et place des transactions à terme? C'est précisément ce qu'on fait. Les tribunaux refusent de sanctionner ces sortes de marchés, qu'ils traitent comme un jeu. Mais ils ne le préviennent pas. Si les rois agents de change de Paris qui, bon an mal an, recueillent l'un dans l'autre cent mille francs de courtage, en étaient réduits pour salaire au produit des ventes au comptant, ils ne gagneraient pas cent louis peut-être, et leurs charges, au lieu de valoir un demi-million (on en a vu atteindre un million tout entier) sous le règne de Louis-Philippe, tomberaient juste de pair avec la plus modeste d'une d'habiter aujourd'hui au de taboulier rural. Dans les derniers années du même règne, vers le temps de la crise ou vogue des chemins de fer, c'é-

taient vingt millions par an que prélevaient tant le *parquet* que la *coulisse* (deux mots que nous allons expliquer bientôt ci-après) sur les opérations du joueur. Que l'on juge, par ces simples chiffres, de l'intensité des affaires; et que l'on juge aussi du bénéfice net réservé aux spéculations! Et nunc erubescunt! Quel flambou, grand Dieu! Quelle torche! Quel incendie à dévorer bois, châteaux, fermes, maisons des champs, maisons de ville!

Pourtant, les droits attribués aux agents de change pour actes de leur ministère sont moindres, et ces messieurs même s'en plaignent. Cinquante francs pour l'achat de cinq mille francs de rente ou de trois mille, ce qui est tout un (selon qu'il s'agit de la rente cinq ou trois pour cent), et autant pour la vente: c'est pour rien. La *coulisse* se contente de moitié. Calculez ce qu'il faut de fois cinquante francs ou de cinq mille francs de rente achetés, vendus, rachetés, pour déposer, en fin de compte, entre les mains crochues de l'intermédiaire un reliquat de vingt millions.

Le *parquet*, c'est la collection des agents de change privilégiés qui, seuls légalement, procèdent à la vente et achat des effets publics. Ils sont au nombre de soixante, avons-nous dit déjà, mais par le fait ils sont bien deux ou trois cents, chaque charge étant, presque sans exception, une sorte de commandite, et le titulaire n'en étant d'habitude que le tiers ou le quart, ou tout au plus moitié. A une heure sonnante, de par les règlements du préfet de police, une cloche sonne dans la grande salle de la Bourse: c'est l'ouverture du marché. Les agents de change sont déjà dans leur *corbeille*, carnet en

main, prêts à *pointer*. La *corbeille* est cette petite enceinte circulaire fermée par une balustrade et élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la salle et de la foule des joueurs. D'une heure jusqu'à trois, le marché se poursuit sans interruption aucune. La foire aux bestiaux de Poissy ou de Caen est un modèle de silence et de placidité auprès de cette mêlée tapageuse. Voilà soixante hommes, bien nés pour la plupart et appartenant tous à l'aristocratie (celle d'argent, très-fort compatible et pourtant irréconciliable avec les moins démocratiques); voilà, dis-je, ces soixante dandis, millionnaires

une grande chose que l'habitude, et bien fine est la perception du conduit auditif logeant le nerf de l'intérêt. Le marché, vingt marchés, que dis-je! cent marchés sont conclus en une minute: *je prends, je donne!* Un signe, un geste de la main, une note prise au crayon (*le pointage*), et c'est chose faite. En cas de dissidence ou de malentendus, fort rares, je crois, le calepio fait foi devant le syndicat comme le grand livre et le journal d'un négociant en justice.

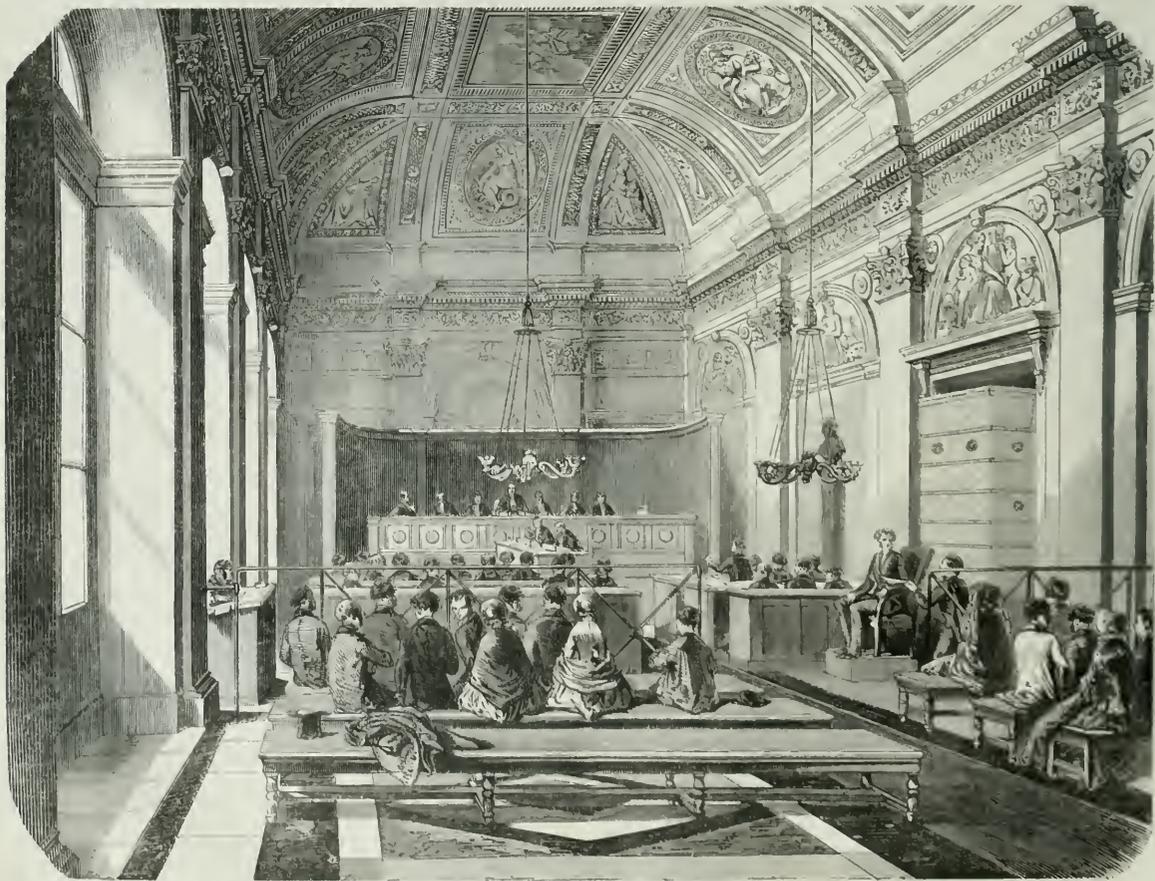
Côte à côte avec le parquet, à chaque extrémité, formant



Vestibule du palais de la Bourse.

et hauts barons de la mortuaire, condamnés deux mortelles heures au métier de stentor et à s'époumonner comme des crieurs en plein vent dans une mêlée furibonde, dans un conflit de faus-fus, de basse-taille et de glapissements au Dieu pourrait tonner de certains moments sans faire entendre sa grande voix. Le métier est rude, sans parler des soucis, des marches et des contre-marches, et des *bouillons*; mais cent mille francs par an en moyenne, cela compense bien des extinctions de voix, bien des déboires et une culture éventuelle suivie d'un voyage en Belgique, en Suisse ou aux États-Unis. C'est ce que l'on nomme un *sinistre*.

Que crient ces messieurs? Ils crient: *Je prends, je vend, je donne!* A tel taux telle marchandise! Il faut que du milieu de cette tempête orale grossie, enfile par les mille voix des spéculateurs subjugués, l'appellant ou l'interpellé, le demandeur ou l'offrant, distingue et extraie précisément l'article dont il a besoin, et l'on s'étonne qu'il y parvienne. Mais c'est



Salle d'audience du Tribunal de Commerce, palais de la Bourse.

deux anses de la *corbeille*, la *coulisse*, comme lui, en même temps que lui, s'agit, s'enroule et s'égosille. Elle tire les mêmes marchandises ou plutôt la même marchandise, celle qui est objet de spéculation, tête de marché, *padding-towar*. C'est actuellement le *cing pour cent*; mais avant la révolution de février, c'était le *trois*. Au reste, cette substitution est d'infinité peu d'importance : c'est convention pure; au lieu de cinq ou de trois, on pourrait prendre le *stockfish* ou le *curaçao* de Hollande pour point de mire général des spéculations ou Paris : les affaires, l'animation et les effets seraient les mêmes.

On peut s'étonner de voir la coulisse, clandestine et illé-

gale de sa nature, vivre fraternellement avec le monopole, à ce point de lui monter sur les épaules et de lui oser faire une rude concurrence sous ses yeux, à sa barbe et dans son temple même. C'est à peu près comme si les contrefacteurs belges venaient s'établir à Paris et nous offrir leurs produits quai Voltaire ou rue Vivienne. Ici, et au sujet de cette anomalie apparente, doivent trouver leur place quelques explications indispensables sur le rôle et l'origine de la *coulisse*.

Deux heures de marché par jour sont loin de faire face soit aux besoins réels, soit à l'empressement et aux caprices des joueurs, soit enfin aux diverses éventualités qui peuvent

à chaque instant surgir en dehors du délai légal et exercer une plus ou moins forte pression sur les rentes. A spéculateur bien appris deux heures de possession par jour ne peuvent évidemment suffire. La rente est une déité que l'on n'oublie guère une fois qu'elle s'est logée dans notre âme; le *veniente die, te decedente canebat*.... Le matin, et le soir, et le jour, et la nuit, bien qu'en en aie, il faut se préoccuper d'elle. C'est dans cette nécessité incontestable que la coulisse, parquet au petit pied, parquet ambulante et mobile, parquet sans garanties mais non sans probité et sans ressources, parquet quelquefois plus sûr que le plancher officiel, a la meilleure raison d'être. Des l'aurore (parisienne), c'est-



La Bourse de Paris. — Vue intérieure.

à-dire dès neuf heures ou dix heures du matin, elle se réunit dans son laboratoire habituel, le passage de l'Opéra; elle y tient séance jusqu'à l'heure de la bourse, où, comme nous l'avons vu, elle accompagne le parquet, le devance même, et, dans tous les cas, lui survit; car la *petite bourse* (celle de la coulisse) dure jusqu'à quatre heures en Bourse même pour reprendre au passage ses opérations à peine interrompues par un dîner hâtif, et les continuer d'ordinaire jusqu'à onze heures ou minuit. Dans la saison des veilles, en hiver, il se fait des affaires toute la nuit, et l'agiotage, qui ne respecte rien, se glisse jusqu'au sein du bal de l'Opéra, où il fait dix ou quinze mille, selon le cas, sans fausse honte ni

faux nez, entre un verre de punch, une salade de homard et un domino flamboyant, émerveillé de tant de rentes, malheureusement toutes à terme.

De cet état de choses viennent les écarts énormes qu'on remarque très-fréquemment entre les cours de fermeture d'une bourse et ceux d'ouverture de la bourse du lendemain. Quelque nouvelle d'importance, quelque on dit, rumeur ou panique est survenu dans l'interval, et tout cela s'est escompté, s'est exploité séance tenante sur le marché de la coulisse. Le parquet, généralement, n'a guère qu'à ratifier ce mouvement intérieur, et c'est ce qu'il fait d'habitude en reprenant sa trame non où l'a laissée, mais où la lui

rend la coulisse. On conçoit dès lors qu'il ne puisse demeurer indifférent ni étranger aux opérations de cette même coulisse qu'il consacrer en les acceptant et en y prenant lui-même part. En un mot, la coulisse est la continuation et le complément tout à fait indispensable du parquet. D'ailleurs elle est, comme l'agiotage, absolument inattaquable et in-saisissable, au moins par décret, règlement, loi ou ordonnance, et c'est ce qui saute aux regards de quiconque est un peu au fait des opérations de bourse, de la manière toute spéciale, toute sommaire et expéditive dont elles s'engagent et se résolvent. Il est peu de matières dont on parle plus et qui soit moins connue; c'est pourquoi, et quelle que soit la

d'illuminé du sujet, nous allons tâcher d'en donner quelque tinture à nos lecteurs.

Au premier abord, il semble que ce soit la chose la plus simple. Donner et ne pas recevoir, disait le maître d'armes de M. Jourdain, voilà toute la science de l'escrime; recevoir et ne pas donner, voilà au contraire toute celle de la spéculation sur les rentes on n'entre et du commerce en général. Il ne s'agit que d'acheter ou de vendre selon le cas. C'est est tout élémentaire. Eh bien! c'est ce tout petit art d'acheter ou de vendre à propos, c'est ce tout petit tour de main qui fait qu'un tel n'est pas tyé, qu'il n'est pas comédiant, d'acquiescer, et qui, fort loin d'être un vulgaire talent, n'est, hélas! donné qu'à un petit nombre de spadassins ou de joueurs. — Je demande humblement pardon à tous deux de l'écroulement.

Je crois que la rente montera; j'ai foi dans la sagesse et dans le zèle du gouvernement; je suis optimiste. Jarbète donc, l'archêve fin courant ou fin prochain vingt mille francs de rente, lesquels, au cours actuel de 96 ou 97, représentent un capital de trois cent quatre-vingt-dix mille francs environ. Vous entendez bien que je n'ai ni l'intention ni le pouvoir de prendre livraison du marché à son échéance. Seulement, fin courant, ou fin prochain, ou plus tôt si les circonstances sont propices, je reviendrai ma rente et je réaliseraï le bénéfice que j'espère. Si l'y a point de bénéfice, si la rente baisse au lieu de monter, je reviendrai également, mais je réaliserai une perte, et je payerai la différence du prix d'achat au prix de vente, augmentée, bien entendu, de l'inévitable courtage. En un mot, mon opération consiste uniquement en ceci: Je parie que la rente montera, et il parï m'est tenu par l'agent de change ou le conseiller auquel j'm'adresse au nom d'un pairieu contraire inconnu de moi, comme je le suis moi-même de lui.

Or, je le demande, comment l'égislation, justice, police peuvent-elles empêcher des paris sur un objet déterminé, entre gens qui n'ont qu'une parole, qu'un signe, qu'un geste à échanger? Autant voudrait défendre au public du Champ-de-Mars de porter mille louis, mille francs, ou mille sous sur le garrot des miss Annette et des Arabian du jour. La même raison qui fait que les marchés à terme ne sauraient être absolument interdits aux agents de change, fait que ceux-ci ne peuvent non plus les interdire à la coulisse et qu'ils doivent vivre cote à cote et sur un pied d'apparence tout fraternelle avec ce pharaon du trottoir, bien qu'il leur ôte évidemment une grande part, sinon la meilleure de leurs énormes bénéfices.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de prévenir l'agioage: ce serait un profond changement dans les mœurs publiques, non le mépris du gain qu'il ne faut guère prévoir, mais la séparation de deux choses distinctes, de la politique d'avec les intérêts matériels qui jusqueï se sont liés fort étroitement, au préjudice des uns et de l'autre; ce serait que la rente, devenue paisible et sûre propriété comme toutes les autres, cessât d'être le régulateur capricieux et fraudé de toutes les transactions et de l'intérêt de l'argent; ce serait qu'il brüt de paix ou de guerre, habilement, perfidement j'é le milieu du marché, moins que cela, une harangue prièrière ou présidentielle, un meeting de Châlons-sur-Marne, une vocifération royaliste ou républicaine poussée à Verdun ou à Sens ne parût plus de nature à influencer sur les destinées d'un grand pays; ce serait enfin que lui-même prît assez de confiance en son honnêteté et en sa solvabilité pour ne pas croire, au moindre émoi que le sol tremble sous ses pieds, voir les nombreux étrangers réduits à la misère et lui-même à la banqueroute. C'est ce qui arrivera certainement le jour où les gouvernements, l'entrer, je veux dire, de persister dans la voie des dépenses énormes et indéfinies, s'occuperont d'établir nettement le droit et l' devoir du pays, d'a-surer sur des bases solides le payement de sa dette, de nous la montrer diminuant au lieu de l'accroître; c'est dire assèz que l'agioage a poussé et conserve encore de profondes racines en France, et que notre génération ne parait point destinée à le voir s'étendre du milieu de notre état social si la ètant et si troublé.

La coulisse, composée d'éléments fort divers et fort hétérogènes, mérite d'exercer le crayon de l'observateur. On y voit des gens qui ont longtemps brillé sur la scène du financier et du report officieux, et que des malheurs, une ou deux liquidations désastreuses ont rejetés hors du théâtre de leurs prospérités légales. Nombre d'anciens agents de change y tiennent le simple carnet de l'intermédiaire ou du courtier anarion, voire de l'humble parieur. Plusieurs aussi y ont refait sur ce terrain plus ignoré, mais non moins riche et productif, leur fortune perdue sur une plus haute scène, leur million qui s'est fondu au feu dévorant de la rampe. A part un peu d'exceptions près, la coulisse passe pour solide, et si ses sinistres n'y sont pas plus fréquents qu'au parquet de la Bourse. Elle est le Rio-Sacramento où s'expatrient les agents ou les joueurs désœuvrés, et par conséquent offre toute la légèreté énergique et passionnée d'une naissante colonie fondée sur l'amour des mines. Il y a là tels chercheurs d'or dont les aventures, comme drame, comme intérêt, comme épiques et étonnantes fluctuations, ne le cèdent point à la vie accidentée des plus rudes et des plus éprouvés mineurs des placers du San-Francisco.

C'est là qu'il faut étudier, si l'on veut le connaître à fond, ce jeu abstrait et singulier de hausse et de baisse ou n'apparaît ni carte, ni flambeau, ni enjeu, ou un seul mot, un signe, une ligne au crayon suffisent pour creuser la tombe ou jeter les bases des fortunes les plus énormes. Au parquï, il est impossible de rien démêler dans ces cris confus qui frappent l'air et assourdissent les oreilles des spéculateurs; d'ailleurs, ils n'en approchent pas. Dans la coulisse ils sont mêlés aux agents, qui opèrent pour eux, et ils ont le grand avantage de les voir travailler, en s'assurant ainsi que leurs instructions sont exécutées à la lettre, c'est-à-dire au chiffre, car c'est là le point scabreux. Essayons donc de pénétrer dans ces périlleux arcanes du passage de l'Opéra

et du café-divan, qui en est le laboratoire et l'annexe, et tâchons de saisir le jargon qui s'y parle, argot assèz intelligible au profane que pouvaient l'être au vulgaire l'oracle de Diphèph ou le langage éloquent des prêtres de la Haute Thèbes. En voici quelques spécimens:

« En liquid, envoyez trois mille (Liquid est mis ici pour liquidation, le coulisier factieux et ami des belles manières se plaît à abréger ses formules comme la jeunesse dédorée de l'époque, et elle dit en liquid, comme ailleurs on dit: d'abord, d'abord, soe ou démoie). — Pour fin prochain, j'ai quinze cents. — Envoyez donc dix pour demain! — A cinquante (c'est le taux en centimes de la rente; quatre-vingt-seize cinquante, quatre-vingt-quinze cinquante (le principal demeure ici sous-entendu), à cinquante, je prends cinq mille. — Qui veut donc dix pour fin courant? etc., etc.

Les mots: dont deux, dont dix, dont un, dont cinquante, incessamment répétés, révèlent l'existence d'un ordre tout particulier de spéculation: c'est la prime, dont les nombreuses combinaisons avec le ferme font d'un jeu simple en apparence une suite d'opérations très-compliquées et très-arsées, difficilement accessibles à l'intelligence et surtout à la pratique de quiconque n'a pas fait une étude spéciale de ces dangereuses formules, et encore cette étude lui serait elle vaine et inestèe s'il n'a du ciel ou d'ailleurs reçu cette flamme secrète d'apôtre, d'a-tu-e et de savoir lire qui brille aux rares fronts des héros de la Bourse et fait le vrai spéculateur.

Sans prétendre initier nos lecteurs et leur faire un cours de ces savants mystères, nous essayerons du moins d'en mettre sous leurs yeux les éléments et le glossaire, ne fût-ce que pour les aider à comprendre les termes hièrogllyphiques du bulletin de bourse qui s'étale chaque matin au bas de tous les grands journaux.

Ces explications, et quelques autres traités de caractères et de mœurs, formeront, vu l'heure avancée et le manque d'espace, la matière d'un prochain et dernier article.

UN SPÉCULATEUR.

La vluégente réunion

DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES A EDMONBOURG.

Au commencement de 1831, David Brewster, un des plus grands physiciens de la Gran-Bretagne et du monde, écrivait au professeur Phillips pour lui proposer de réunir à York, ville centrale de l'Angleterre, un certain nombre de savants dans le but de travailler à l'avancement des sciences en discutant les importantes questions qu'elles soulèvent chaque année, et en posant ces problèmes dont la solution intéresse l'avenir de l'humanité tout entière. Cet appel fut entendu, et un certain nombre d'hommes, députés chacun, pour ainsi dire, par la science qu'ils avaient illustrée, vinrent la représenter dans ce congrès naissant. Quelques grands seigneurs qui s'honorèrent de contribuer aux progrès des connaissances humaines par leurs travaux, leur influence et leur fortune, se joignirent à eux. Etablie sur les fondements solides de l'union, de l'estime réciproque et de l'amour du bien, l'Association britannique grandit rapidement. Choisisant chaque année une des grandes villes de la Grande-Bretagne pour siège de ses réunions, elle s'est rassemblée successivement à York, Oxford, Cambridge, Edimbourg, Dublin, Bristol, Liverpool, Newcastle, Birmingham, Glasgow, Plymouth, Manchester, Cork, et après treize ans elle revint au lieu de sa naissance, à York. Cette année, au lieu de quatorze ans, elle se retrouvait de nouveau à Edimbourg, ville scientifique et littéraire par excellence, qui n'a pas encore été touchée par l'immense courant industriel et commercial qui entraîne la Grande-Bretagne tout entière. Mais crèdie à ce puissant esprit d'association qui anime le peuple anglais, la modeste réunion de 1831 a pris toutes les proportions d'une association puissante destinée à jouer un rôle décisif dans le monde scientifique. Cette année, elle se composait de 4,235 personnes; savoir: 954 Anglais, Écossais ou Irlandais; 217 dames et 24 étrangers. La somme reçue, à raison d'une guinée par personne, s'est élevée à 27,500 francs, dont nous indiquerons l'emploi. Les dames étaient presque toutes les femmes ou les filles des membres de l'Association ou des habitants d'Edimbourg et des environs; elles profitaient de cette occasion pour prendre une idée de ces sciences dont l'attrait est moindre que celui des arts, mais dont l'intérêt est assèz réel. Si les sens ne sont pas émus ou ravivés, la raison est satisfaite; la lumière tranquille de la vérité n'éblouit pas l'imagination, mais elle éclaire l'intelligence. Et que l'on n'aïlle pas croire que ces dames appartenissent à la race désormais éteinte des bas bleus (blue stockings); en général jeunes et jolies, elles suivaient régulièrement les séances des différentes sections; la plupart avaient pris sous leur protection celle de géologie, et ce n'était pas un mince encouragement pour les nombreux amis de cette science de parler devant un auditoire d'autant plus et si charmant. Plusieurs s'efforcèrent d'aborder les sujets mais difficiles connaissances qui forment le domaine de l'astronomie et de la physique; d'autres s'étaient éprises de la zoologie ou de la botanique; les oiseaux et les fleurs, ces créations charmantes qui appartiennent à la fois à la peinture et à l'histoire naturelle, les avaient conduites de l'art à la science. Enfin quelques-unes n'avaient pas craint d'affronter les colonnes de chiffres et les moyennes de la statistique, et d'écouter les discussions d'économie politique qui en sont la conséquence inévitable.

La plupart des savants les plus illustres de l'Angleterre s'étaient rendus à la réunion d'Edimbourg: ils considèrent cette exactitude comme un devoir envers la science, et une politesse envers des confrères plus modestes et moins favorisés de la nature, qui ne leur a pas accordé des facilités

aussi étendues, ou de la fortune, qui ne leur a pas permis de les développer; mais ils honorent et encouragent partout le bon vouloir. A voir leur simplicité de manières, leur affabilité, leur familiarité, on ne soupçonnerait jamais leur génie: ils le cachent avec autant de soin que les grands seigneurs dissimulent leurs titres et leur richesse. C'est une justice que je suis heureux de rendre à cette élite de la société anglaise, que la plus parfaite égalité règne parmi tous ces hommes éminents à divers titres: aussi les inférieurs se plaisent-ils à reconnaître des différences que les supérieurs s'efforcent sans cesse à effacer, car on ne conteste jamais une supériorité qui ne s'impose pas, et le sentiment d'un inférior respect se joint naturellement à celui d'une admiration méritée.

Un autre caractère distinctif de cette réunion, c'est qu'elle est ion de se composer uniquement de savants de profession, c'est-à-dire de professeurs, de médecins, d'ingénieurs, etc. C'est la plupart de ses membres, l'amour de la science est réellement désintéressé: les hommes les plus distingués par leur mérite, loin de tirer le moindre avantage de la science, lui consacrent leur intelligence, leur temps, leur fortune, sans autre arrière pensée que le bonheur de découvrir quelques vérités nouvelles et de gagner l'estime de leurs concitoyens. Plusieurs des plus grands savants de l'Angleterre et du monde sont donc des amateurs; et leurs noms sont très-nombreux dans la liste qui va suivre, ou figurent aussi des grands seigneurs qui cherchent dans la science une noble diversion aux travaux de la politique, de la guerre ou de l'administration. Dans les sciences physiques et mathématiques, on distinguait Brewster, Argy, Scoresby, J. D. Forbes, Phillips, Lassel, le général Brisbane, l'évêque Tennant, lord Wrottesley, le colonel Sykes, Nasmyth, O-R, etc.

Parmi les chimistes, Christian, Gregory, Daubrey, Joule. Les géologues, sont voyez-vous, étaient les plus nombreux; voici le nom des plus célèbres: Jamieson, Murchison, Egerton, Maclean, Seewald, Mantell, le duc d'Argyle, lord East-killien, Fleming, Mantell, le marquis de Northampton, Pentland, Oldham, Phillips, Pratt, Ramsay, Smith de Jordanhill, Strickland, Edward Forbes et Hugh Miller.

Parmi les naturalistes, je me contenterai de nommer Owen, Goodsir, Richardson, Greville, Bentham, Babinoton, Balour, Gieghorn, Walker-Arnott, Parlatore, Trevelyan et Royle; parmi les médecins, M.M. Syme, Benett, Lirill et A. Thompson.

Pour la statistique et les sciences mécaniques, Lee, Gordon, Allison, Porter, Robinson, Scott Russel, Strang et Stevenson.

Parmi le petit nombre d'étrangers qui s'étaient rendus au congrès, on distinguait M. Hitchcock, géologue américain; M. Kupffer, physicien russe; M. Parlatore, botaniste italien; M. Hirri, professeur d'anatomie à Vienne. Il y avait cinq Allemands, trois Hollandais, trois Italiens, deux Russes, huit Américains et un seul Français, celui qui a l'honneur d'écrire ces lignes.

Maintenant que le personnel du congrès est connu de nos lecteurs, nous chercherons à leur donner une idée de ses travaux.

Le 31 juillet, l'association était réunie dans la grande et belle salle de concert de la ville d'Edimbourg. David Brewster, l'habile physicien dont le nom est mêlé à toutes les grandes découvertes de l'optique depuis le commencement du siècle, lut un remarquable discours sur les progrès de l'association et ceux des sciences physiques et astronomiques dans ces dernières années. Après avoir invoqué la protection de l'État pour les sciences positives, il a terminé ses paroles remarquables: « Cette protection ne suffit pas. Ce ne serait pas contribuer d'une manière efficace à la paix et au bonheur de la société que de laisser la science uniquement concentrée parmi les savants et les philosophes; une pareille concentration ne serait pas un bienfait: » il faut que la science s'infilte dans les dernières ramifications du corps social: alors seulement elle peut le nourrir et le fortifier. Si le crime est un poison, l'instruction est son antidote. La société échapperait en vain aux épidémies et à la famine, si ce démon de l'ignorance, avec ses affreux acolytes, le vice et la débauche, s'insinuaient dans toutes les classes de la société, ébranlant ses institutions et détruisant les bases de la famille et de la société. L'État a donc un grand devoir à remplir. Si l'erreur le droit de punir le crime, il contracte l'obligation de le prévenir; » s'il exige la soumission aux lois, il doit apprendre au peuple à les lire et à les comprendre; il doit lui enseigner ces immortelles vérités qui forment des citoyens libres, heureux et soumis aux lois. C'est une grande question de savoir ce que deviendra notre état social, avec un accroissement indéfini du pouvoir de l'homme sur le monde physique et de son bien-être matériel, si l'est point accompagné d'une amélioration correspondante de sa nature morale et intellectuelle. Que les législateurs, que les chefs d'un système d'instruction nationale qui éclairer les peuples sur leurs véritables intérêts et détruire les illusions ou qui dissipe les préjugés qui les conduiraient à une perte certaine. »

Ce discours fut couvert d'applaudissements, et l'assemblée se sépara. Les jours suivants elle se divisa en sections qui siégeaient chaque jour de onze heures à trois heures pour écouter la lecture de mémoires, discuter des questions intéressantes ou assister à des expériences. Je vais essayer de donner une idée des principaux travaux qui fixèrent l'attention publique.

Scoresby, le grand navigateur qui a visité vingt et une fois les parages du Spitzberg et publié un ouvrage des plus remarquables sur les mers polaires, fait connaître des observations sur la grandeur et la vitesse des vagues de l'Atlantique entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Après un vent assez violent qui avait soufflé pendant 36 heures, il trouva

qu'une vague mettait 6 secondes à parcourir la longueur du navire, qui était de 66 mètres, soit 60 kilomètres par heure. La plus haute avait 43 mètres d'élevation, et la distance de deux crêtes donnant la longueur de la vague n'était pas moins de 180 mètres. Je ne parlerai pas des communications astronomiques de M. Airy, l'opérateur de M. Brewster ou magnétiques de MM. Phillips et Allan Brown; elles exigent, pour être comprises, des connaissances préliminaires qui malheureusement sont encore trop rares. Mais tout le monde eût été charmé de voir les admirables dessins de la surface de la Lune que M. Nasmyth a pu exécuter à l'aide de son grand télescope. Les cratères de ce qu'on est convenu d'appeler l'é volcan de la Lune sont aussi évidents dans ce télescope que ceux d'une montagne terrestre vue à la distance de trois ou quatre lieues. On reconnaît très-bien l'escarpement circulaire et le cône central; mais on n'aperçoit aucune trace de ces éruptions ou de ces courants de lave, dont l'existence pourrait seule justifier l'assimilation de ces cratères aux volcans de la terre. La météorologie a occupé une large place dans les séances de la section. On a communiqué des résumés des climats les plus divers et les plus éloignés: Christianna et les Açores, les plaines du Yorkshire et les plateaux du Thibet, à 5,000 mètres au-dessus de la mer. Une commission, composée de MM. Airy, Forbes, Kupfer, Phillips, Brewster, A. Thomson et Ch. Martins, avait été chargée d'examiner un arbre brisé par la foudre près d'Edimbourg; elle constata qu'il y avait eu explosion de l'arbre, dont l'écorce et les fragments ont été projetés à une grande distance. L'un des commissaires fut projeté à une grande hauteur; il fut complètement identique aux arbres écrivés par les trombes de Chateaufort, de Monville, etc., dont la nature électrique ne saurait être mise en doute plus longtemps.

Nous avons dit que la section de géologie avait été la plus suivie; ses membres ont cherché à justifier cet empressement, et le président, M. Murchison, a dirigé les débats avec une haute intelligence et une complète impartialité. Les mémoires ont été groupés de façon à amener des discussions générales pleines d'intérêt et d'animation, sans qu'aucun des interlocuteurs s'écartât jamais des règles de la polémosie la plus parfaite. Le président fit connaître sa découverte de couches appartenant au terrain carbonifère dans la chaîne du Forez, aux environs de Vichy. M. Eliv. Forbes a montré que les couches néocomiennes (*parbeck beds*) de la côte de Dorset présentaient des alternances très-nombreuses de coquilles d'eau douce extrêmement semblables aux espèces tertiaires, tandis que les coquilles marines en diffèrent essentiellement. Une séance tout entière a été consacrée à l'étude de l'origine des strées, des blocs erratiques, des cailloux rayés et de l'argile qui les renferme aux environs d'Edimbourg et en Ecosse. Les opinions se trouvent partagées entre ceux qui pensent que jadis l'Ecosse a été couverte de glaciers comme le Spitzberg, et ceux qui pensent qu'elle a été couverte de glaciers comme le Spitzberg, et ceux qui attribuent les phénomènes en question à des glaciers flottants venus du nord. Quel qu'il en soit, les deux hypothèses supposent également l'existence de glaciers dans des contrées où ils n'existent plus actuellement; seulement les uns limitent leur extension plus que les autres. L'ancienne supposition de courants diluviens n'a point trouvé d'aveugle. M. Murchison présente ensuite une esquisse de la carte géologique de l'Espagne, par notre compatriote M. de Verneuil, en rendant à son zèle et à son talent un hommage qui a été accueilli par des applaudissements unanimes. Il a de même fait connaître les belles et savantes recherches d'un autre Français, M. Barrande, ex-instituteur du comté de Chambord, sur les fossiles des terrains inférieurs de la Bohême. Seul, sans secours d'aucun genre, M. Barrande consacra son temps et sa modestie à faire connaître les animaux qui ont paru les premiers à la surface du globe et précède de millions d'années non-seulement l'homme, mais les grands reptiles et les mammifères que recèlent les terrains plus modernes. Quel est l'esprit intelligent qui ne comprend combien il est intéressant de rechercher les premières traces de la vie à la surface de ce vieux globe que nous habitons depuis hier. La géologie de l'Ecosse devait jouer, et à joué en effet, un grand rôle dans le congrès. Un jeune pair, un des plus grands noms de l'histoire nationale, le duc d'Argyle, a lu un travail sur la géologie d'une partie de son propre domaine, maître d'un grand spectacle de voir ce jeune homme, maître d'une grande fortune, rechercher les nobles jouissances de l'esprit et offrir à ses concitoyens le fruit de ses travaux, en appliquant sur eux le jugement éclairé de ses maîtres de la science. Puisant un exemple aux Français, nous devons imiter l'homme qui porte en France des noms historiques se souvenir du comte de Buffon, du président Malherbes, de Duhamel du Monceau, du duc de Chaulnes, plût que de ceux des chefs de partis qui ont divisé et déchiré la France.

Si je disposais d'un plus grand espace je parlerais des mémoires intéressants présentés à la section de botanique et de zoologie. Les recherches de M. H. Strickland sur le *dob*, oiseau de l'île de France qui a complètement disparu depuis le dernier siècle; celles de M. Royle sur les modifications que la culture apporte aux qualités du coton, les conditions dans lesquelles les graines conservent leur vitalité, et les expériences tentées pour faire vivre des longères dans des atmosphères artificielles, afin d'éclaircir la question de l'origine de la houille, qui est, comme l'on sait, formée en grande partie par des plantes de cette famille; je citerais aussi le mémoire du professeur Parlatore de Florence sur des organes particuliers qui se trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

J'ai hâte d'arriver à la statistique et à l'économie politique, connaissances d'un intérêt plus général et plus immédiat que les sciences physiques ou naturelles.

M. Strang, trésorier de la ville de Glasgow, a lu un rapport sur l'accroissement de cette ville; nous l'extrayons avec autant plus de plaisir qu'il nous donnera l'idée du développement prodigieux des grandes cités manufacturières de l'Angleterre. La position officielle de l'auteur et le soin avec

lequel son travail a été fait donnent pleine créance à ses résultats.

Glasgow présente ce caractère remarquable qu'elle réunit tous les genres d'industries jointes à un commerce d'exportation de plus actifs; ainsi on y trouve réunies les filatures de Manchester, les fabriques d'étoffes de Norwich, les soieries de Macclesfield, les usines de Birmingham, les verreries et les poteries de Newcastle, le commerce et l'exploitation de la houille, enfin toutes les industries disséminées dans des villes spéciales de la Grande-Bretagne. Glasgow est l'une des villes les plus anciennes de l'Ecosse; la fondation de sa cathédrale remonte au commencement du douzième siècle, mais elle est l'une des grandes villes les plus modernes de la Grande-Bretagne. Voici les progrès de sa population depuis le commencement du siècle :

1801	77,385 habitants.
1811	100,719 id.
1821	147,043 id.
1831	202,127 id.
1841	282,134 id.
1850	367,800 id.

Ainsi sa population a quintuplé en cinquante ans, et l'accroissement annuel s'élève à 2,000 âmes environ. Cet accroissement est dû non à des naissances multipliées, mais à une immigration continue; aussi la ville, qui, en 1800, ne contenait que 55 kilomètres de murs, en compte actuellement 177. Quelles sont les causes de ce prodigieux accroissement? La situation au milieu d'un district riche en houille et en minerai; 2° son lieu qui l'a rendu navigable. Au commencement du siècle la profondeur de la Clyde n'excédait pas en beaucoup d'endroits 1 mètre 5 décimètres, et c'est à peine si les navires de 30 à 30 tonneaux pouvaient la remonter; maintenant la profondeur moyenne est de 4 mètres 8 décimètres, à la marée haute et de 5 mètres 8 décimètres, aux grandes marées du printemps; aussi des vaisseaux de 4,000 tonneaux remontent jusqu'à Glasgow et des bateaux à vapeur de 2,000 partent de ses quais chargés de leur machine. En 1850, 392,033 tonneaux ont été apportés par des navires à vapeur, 873,159 par des steamers; et le revenu des droits de tonnage qui, en 1820, étaient de 82,000 francs, se sont élevés en 1850 à 4,606,100 francs; il s'est donc quintuplé en un demi-siècle. Ce résultat n'a pas été obtenu sans de grandes dépenses, dépenses productives et qui rapportent de gros intérêts. L'examen des droits de douane conduit aux mêmes conséquences. La marine de Glasgow, née d'hier, est déjà considérable; ainsi, avant 1812 il n'y avait pas de navires appartenant au commerce de Glasgow, il y en a maintenant 507 portant 437,990 tonneaux.

La première machine à vapeur pour mouvoir les bobines d'une manufacture de coton fut établie à Glasgow en 1792, actuellement il y a dans cette ville 1,800,000 bobines consommant chaque année 120,000 balles de coton.

Le nombre des hauts fourneaux pour l'industrie du fer était de 16 en 1830, il était de 79 en 1849, et ils produisent 475,000 tonnes de fer par an.

Annuellement Glasgow brûle 132 millions de mètres cubes de gaz d'éclairage; l'eau est distribuée par de nombreux conduits dans toute la ville et à tous les étages des maisons; une grande partie de cette eau est élevée à 75 mètres, et en déduisant celle qui se consomme dans les usines on trouve que chaque habitant en use environ 420 litres par jour. Si l'on additionne la quantité d'eau fournie par trois compagnies pour les besoins industriels et domestiques de la ville, on arrive au nombre prodigieux de 51 millions de litres par jour; et à Paris, la capitale de la France, l'eau et la lumière ne circulent pas dans toute la ville, on en est encore au-suffi, à l'huile et aux porteurs d'eau, tant ils qu'en Ecosse même les maisons de campagne voisines des villes sont éclairées et arrosées comme elles!

M. Strang ne se borne pas à faire le tableau de la prospérité et des progrès de la ville qui lui a confié l'administration de ses finances; philanthrope et statisticien rigoureux, il nous montre le revers de la médaille. La pauvreté à côté de la richesse. En 1784 Glasgow ne dépensait que 27,050 francs pour ses pauvres; maintenant cette dépense monte annuellement à deux millions. Une preuve de la profonde misère d'une partie de la population, c'est que le nombre d'enterrements faits aux frais de la paroisse n'a pas été moindre de 4,000 environ dans chacune de ces dernières années. Les crimes et délits présentent aussi un total effrayant, puisque dans le cours de l'année 1849, 3,193 hommes et 1,825 femmes ont comparu devant les magistrats chargés de la police correctionnelle, et le nombre des personnes emprisonnées pour un temps court ou long s'est élevé à 5,088.

Malgré ces immenses progrès, Glasgow n'est point stationnaire, il s'accroît à vue d'œil, ses manufactures se multiplient, son commerce s'étend, et l'esprit de charité élève des maisons de refuge, crée des hôpitaux, établit des cuisines de retraite et s'ingénie à diminuer cette plaie de la misère qui semble s'attacher comme un lépreux aux villes les plus florissantes et aux états les plus prospères. Ce contraste avec le bien-être général exagérant sa laideur, il semble que la pauvreté soit plus horrible en Angleterre qu'en Espagne, en Portugal ou en Italie, où la nature, en lui donnant une place au splendide Easton qu'elle offre libéralement à tous ses enfants, l'admet au partage du bonheur et des plaisirs; qui, sans un ciel sévère et sur une terre avare, sont le privilège exclusif de l'aisance.

Je ne saurais quitter la statistique sans dire quelques mots des recherches de M. Porter, l'auteur du livre échangé si constamment abandonné de ses coreligionnaires de Paris, à mesure que la fortune les élève au pouvoir. La section a écouté avec un vif intérêt son travail sur les taxes volontaires payées par les classes laborieuses, c'est-à-dire sur les sommes énormes que rapportent aux riches et à l'Etat les besoins factices du pauvre. Rien de plus éloquent que les chiffres suivants: Les ouvriers de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande dépendent annuellement en liqueurs fermées

tées (eau-de-vie, gin, whisky, rhum), 402,286,450 francs, le quart du budget de la France! On ne s'en étonne pas, l'abus des liqueurs fortes est en la Grande-Bretagne, qu'il devient un danger sérieux pour la société, un fléau qui éveille toute la sollicitude des gens de bien, car il est la cause principale de cette incurable misère des classes inférieures. Remercions le ciel qui permet à la vigne de croître sur presque toute la surface de la France; car le vin enivre et égaye le pauvre sans l'abrutir et l'empoisonner. L'ivresse du vin est un engourdissement; celle du gin, c'est la mort.

Les séances terminées, il y eut une nouvelle réunion générale de l'association où l'on proclama les encouragements votés par l'association, savoir: 7,500 francs à l'observatoire météorologique de Kew, près Londres, le seul établissement en Europe qui soit uniquement consacré à l'observation des phénomènes de l'atmosphère; 4,250 francs à MM. Forbes et Kelland pour vérifier expérimentalement les lois mathématiques et électrique des rayons solaires, et le développement des plantes dans des atmosphères factices; enfin, des sommes moindres pour des expériences sur la vitalité des graines, l'air et l'eau des villes, les phénomènes périodiques des végétaux, et l'anatomie des animaux.

Les travaux dont nous ne venons que d'analyser la vingtième partie au plus n'ont pas occupé tous les instants du congrès. Le plaisir a eu aussi sa part; deux excursions géologiques ont été faites, l'une sous la direction de M. Chambers, l'autre sous celle de MM. Maclaren et Murchison, pour étudier les environs d'Edimbourg. Les botanistes se sont rendus aux collines de Pentland; les physiiciens ont été visiter les phares de la côte sur un bateau à vapeur que la compagnie qui les administre avait mis à leur disposition. Deux grandes soirées ont été données par la ville dans la salle de concert. Enfin trois savants, MM. Benett, Mantell et Nasmyth ont fait des leçons, le premier sur le sang, le second sur les oiseaux gigantesques éteints de la Nouvelle-Zélande, le troisième sur les apparences de la surface de la terre. Ce n'est pas sans raison que je place ces trois soirées parmi les fêtes qui ont été données à l'association; c'étaient des fêtes intellectuelles. Qu'on se figure M. Mantell, par exemple, parlant devant de magnifiques dessins colorés représentant d'abord la côte de la Nouvelle-Zélande où ces animaux ont été trouvés, puis ces oiseaux eux-mêmes, représentés avec leur taille de trois et quatre mètres, et, devant le professeur, les os énormes qui prouvaient que sa restauration n'était point une œuvre de l'imagination, mais à côté ces singuliers oiseaux encore vivants à la Nouvelle-Zélande, mais que la nature a privés d'ailes, et qui représentent en petit ceux auxquels ils ont succédé. Pour faire comprendre la forme et les phénomènes des globules du sang, M. Benett leur avait fait donner la dimension d'une soucoupe, et rien n'égalait la clarté de ces représentations que ce de explications du professeur. Nous ne dirons rien de M. Nasmyth qui, pendant une heure, promena son auditoire silencieux et attentif à travers les montagnes, les vallées, et dans l'intérieur des cratères de la lune.

On ne conçoit pas un congrès sans dîners; ils furent nombreux et excellents; mais celui que le professeur Syme, le premier chirurgien de l'Ecosse, donna au nom du corps médical de l'Université d'Edimbourg, fut des plus magnifiques. Dans un beau jardin, en face de la verte colline de Blackford, d'où Marmion contemplait son armée et où Walter Scott enfant jouait et rêvait déjà (1), un élégant pavillon avait été dressé; des arbrisseaux et des fleurs exotiques en ornaient tout le pourtour. Cent cinquante convives prirent place à une longue table; la musique d'un régiment de highlanders alternait avec le sonore bourdonnement de six joueurs de cornemuse portant le costume national. Mieux que tout ce que j'ai lu, cette musique monotone, continue, sans arrêt, sans repos, m'a donné l'idée de ces batailles sanglantes où les Écossais combattaient leurs ennemis depuis l'aube jusqu'à la nuit, tant que la cornemuse se faisait entendre et tant qu'un souffle de vie animait leur corps épuisés. Mais chez M. Syme, ces cornemuses n'étaient là que pour soutenir l'appétit des convives déjà suffisamment excités par les mets choisis et les vins délicieux qui se succédaient sur la table. Un grand nombre de dames élégantes circulaient dans les jardins; lorsque les toasts officiels eurent été portés à la reine, à l'armée et à la marine, au salut du navigateur Francklin, un gentleman debout, élevant son verre, s'écria: *The ladies!* (les dames), ce fut une explosion des plus bruyantes acclamations et de bravos prolongés; M. Syme, dont le ciel avait favorisé la fête le jour même où un déluge de pluie inondait Paris, ne put s'empêcher, dans un élan de reconnaissance, de proposer un toast *au beau temps*; cet hôte si rare en Ecosse, mais qui semblait s'y être fixé sans retour pendant le séjour de l'association britannique. Après ce toast, d'autres furent portés à la ville d'Edimbourg, à l'Université, au président de l'association, l'illustre David Brewster, aux étrangers, etc.; plusieurs d'entre eux ayant parlé au nom de leur pays, le vic Français présenta à ce banquet ce le va à son tour et dit: « Je porte un toast à la prospérité de l'Ecosse, dont l'histoire est intimement unie à celle de la France (applaudissements). Je porte un second toast à l'union éternelle de la Grande-Bretagne et de la France, gage assuré de la paix du monde et du progrès de la civilisation... » Quand je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais l'explosion d'enthousiasme dont ces paroles furent suivies. Ces Anglais qu'on dit si froids se levèrent comme un seul homme en brandissant leurs verres et en criant *Hurrah! for ever!* J'aurais voulu que toute la France entendit leurs acclamations et comprit, comme moi, que rien ne doit diviser les nations civilisées de l'Europe, dont l'union peut seule sauver le monde des étreintes du despotisme ou d'une nouvelle invasion de la barbarie.

(1) Marmion, chant IV, strophe 21.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite). AU COLLÈGE.

§ VIII. — Promenades, vacances et sorties. (Études de mœurs.)



PROMENADE.

— Monsieur Momburn, qu'est-ce que vous avez dans la bouche!
— M'sieu, c'est une fluxion.
— Très-bien; vous me ferrez 500 vers pour la guérir.



Utilium tardus provisor.
O.
LE PROVISEUR.

Vue prise par un effet du sourire particulier à l'état de vacances.

Nota. — Un bon proviseur doit réunir les qualités suivantes: Une cravate blanche, un habit noir, du ventre, un peu d'orthographe et une bonne vue.



Impiger haurit
Spumantem pateram.
V.

Le Tortoni du collégien.

SALLE DES PENSUMS



Facies non omnibus una nec diversa lamen.
V.

— Qui? — Lui? — Hon.
ALEXANDRE DUMAS.

PENDANT LA PROMENADE. ENSEIGNEMENT MUTUEL.
— Ce pet-t-là est un être indécorable. — Faites-lui suer le régime suivant: Racines grecques à haute dose, pensum à jet continu, retenue à double détente, privation de bain, et vous m'en direz des bonnes nouvelles.



Per mille suet diacrimina vix
Vulturis merces opulentas.
L.

Vires acquirit rundo.
V.

PÂTE DE CHAT.

Ainsi nommé des pâtes qu'il fournit à des prix honnêtes et immodérés; célèbre pour ses pieds infatigables et ses chaussons... aux pommes.



Elysiunquæ colō.
V.

Un homme dont on loue les sucres d'orge.



O!
TIDULLE.

Un oncle qui a un fameux chic, et qui on voudrait bien imiter.



Aut motis appropit AN.
Maete animo generose puer. V.
SORTIE.

— Monsieur veut-il de la crème!
— Certain, vous pataquez, m'on cher; versez du rhum, et donnez-moi du feu.



Adoloscit, suavitati, valet.
R. G.
UN EXTERNE.
Éducation brillante.



Externique.
SEN.

UN EXTERNE LIBRE
d'apporter des cervelles aux internes, à condition qu'il ne se laissera pas coler par le portier.



Et rapit Ganymedis honores.
V.

Partie de plaisir du collégien au restaurant. — Trois plats au choix, trois biftecks pommes.



Nunc pede libero pulsanda tellus.
II.

Lecture des Contradictions économiques, par Paul de Kock.



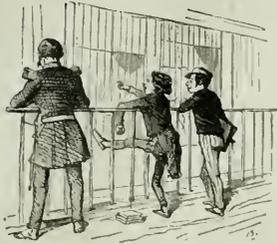
Hic inter flamma vobis... frigus ceptibus opacum.
AUX BAINS.

— L'eau est-elle bonne!
— Excellente, mais très-froide.



Bellique cruenti.
Dulce rudimentum.
Combien de pièces!
II.

§ IX. — Variétés.



Errare humanum est.

EXTERNES FILSURS.

Au lieu d'aller en classe, les sileurs se dirigent vers le Jardin des Plantes, où l'on ne cultive point les racines grecques.



Vibrata jaculatur fulmina lingua.

PROV.

A quels signes on reconnaît au collège les élèves qui seront plus tard révolutionnaires, socialistes et septembriseurs, à moins qu'ils ne deviennent ministres, avocats généraux ou procureurs... de quelque chose.



Carvanti ne quid detrimenti respiciunt capiti.

TAC.

LE COLLÉGIEN POLITIQUE.

— L'avenir de la France est dans l'alliance avec la Russie. C'est mon avis et celui de M. Romieu.

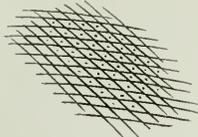
— Ta parole



Ars omnia mentitur.

CICÉRON.

Premier prix de dessin.



Omnis tibi punctum qui miscuit vitæ dulci.

H.

Avec un aperçu du système de hachure adopté par l'université.



Sicut vox.

OV.

Dessin d'un élève qui a la bosse du dessin.

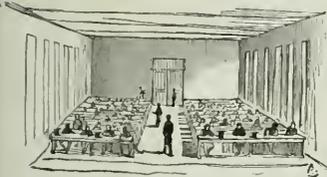


O fortunatos nimium sua si bona norunt barbaricos.

V.

LE MODÈLE A BARBE. Un homme curié par les collégiens.

§ X. — Concours général à la Sorbonne.



Quid vult concursus ad omnem?

V.

Salle du concours général à la Sorbonne.



Non vultus non color urus.

V.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Une table à la salle du concours. Bourbon (v. style), Charlemagne, Henri IV (v. style), Louis-le-Grand (v. style), lycée Bonaparte.



O curum! Juv.

— Messieurs, voilà le texte de la composition envoyé par le grand maître. N'oubliez pas le numéro et la devise! Rien d'écrit sur le verso de la bande!



Non bis in idem.

CONC.

SIGNE TÉLÉGRAPHIQUE. Traduction — Il y a quelqu'un de sorti.



Non vultus non color urus.

V.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Deuxième table. Rollin, Stanislas, Versailles, Saint-Louis (vieux sty'e).



Robustior ruro.

V.

UN ÉLÈVE TRÈS-FORT. On lui paye une pension pour qu'il veuille bien rester dans la sienne.



Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

V.



Prætinosaque texta dabuntur.

OV.

Quand on s'enne de rester trop longtemps à la même place, il est bon d'aller de temps en temps consulter le texte.



Claudite jam rivus purior... sat prala biberunt.

V.

Envoyez le sixième au concours.



Dulces a fontibus undæ.

Puis on va quelquefois chercher de l'eau, ce qui n'empêche pas d'aller ensuite chercher assez souvent la provision de son encier. L'exercice est si profitable à la santé!



Frangimus hev fats.

V.

— Ce pauvre Boquet a fait un contre-sens à la dernière phrase, les trois derniers mots. Si ce n'est pas fichant? Notre plus fort.



LE DUPLICATA.

Quid? V.

À la figure du professeur on voit bien que chose n'a fait ni barbare ni scolastique dans son thème, mais on dirait que le latin est plat. Ça doit manquer de tournures.

(La fin au prochain numéro)

Considérations sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme.

Nos lecteurs auront remarqué le soin particulier que nous mettons à les entretenir de tous les sujets qui provoquent l'attention publique à un moment donné; si bien que *l'Illustration* pourrait être un jour la véritable encyclopédie du dix-neuvième siècle. Nous y prétendons sérieusement, et nous venons de constater, à l'honneur de notre collection, le bon fond de cette prétention par la *Table générale* des matières publiée par nous en ce moment, laquelle ne laisse sans explication ni un fait, une idée, si le fait a eu de l'importance, si l'idée, acceptée ou contestée, a causé quelque sensation dans le monde depuis huit ans. Ce sont les Allemands qui les premiers ont appelé *Dictionnaire de la conversation* une encyclopédie élémentaire destinée à donner des notions sur tous sujets de l'histoire, indiquant par ce titre un genre d'utilité un peu pédalesque, qui séduisait les esprits frivoles, mais qui n'éloignait pas pour cela les lecteurs studieux. Un de nos correspondants, qui veut bien reconnaître des mérites analogues à notre recueil, nous veut bien recommander pour second titre : *Journal de la conversation*. Nous restons *Journal universel*; cela ne nous empêchera pas de fournir les éléments de la conversation et d'éclairer, selon nos lumières, toutes les matières que le mouvement intellectuel soulève et présente à la curiosité des contemporains. Nous leur offrons, il y a quelques jours, une histoire complète de l'aérostation. Jamais l'océan n'avait été plus favorable qu'en l'an de grâce 1850, signalé par la faveur qui s'est attachée à ces périlleux voyages; par les programmes des ingénieurs chercheurs qui nous promettent la navigation aérienne; par les annonces de ceux qui ne cherchent plus, croyant l'avoir découverte.

Un autre genre de démoniole qui paraît avoir augmenté depuis quelques années le nombre de ses fidèles, ni encore aujourd'hui par les savants officiels, malgré des attestations nombreuses et sincères, nous a inspiré le désir d'obtenir l'avis d'un esprit libre qui ne craint pas d'affronter le préjugé, d'un esprit prudent qui procède philosophiquement et ne fait pas plus de cas des sceptiques que des empiriques. Les poursuites exercées depuis quelques jours contre les charlatans qui spéculent sur la crédulité d'une foule d'adeptes ignorants, sont l'apropos de l'article qu'on va lire. Nous avons été servis à souhait. Le docteur B. possède en manuscrit une très-intéressante histoire, dont l'objet est le développement dramatique d'un fait de somnambulisme des plus singuliers, constaté par lui dans l'exercice de sa profession de médecin. Le récit nous tentait; mais le sujet est délicat, et l'histoire d'ailleurs aurait pu être soumise au timbre comme un roman; le timbre est si connu! Heureusement pour nous et pour nos lecteurs, il y avait en tête du manuscrit une introduction, une préface, un discours fait pour préparer le lecteur à l'histoire prodigieuse, et M. le docteur B. à la fois voulu nous permettre de détacher ce morceau, qui contient, croyons-nous, ce qu'on a jamais dit de plus fou et de plus sensé sur le magnétisme animal. Nous laissons parler notre auteur avec l'autorité de la science et un talent d'écrivain dont on va juger.

Le magnétisme animal n'a eu, depuis son origine jusqu'à nos jours, qu'une destinée bien incertaine. Il n'a pu faire que quelques pas mal assurés et toujours vivement contestés. Annoncé, il y a près d'un siècle, comme une éclatante découverte, comme la révélation d'un principe nouveau, il fut accueilli par les uns avec l'enthousiasme et la crédulité qu'ont toujours rencontrés, à toutes les époques de l'histoire, les chefs de secte qui ont imposé aux hommes tant de vérités et tant d'erreurs; mais, pour le plus grand nombre, la nouvelle doctrine ne parut être qu'une extravagance ou une insigne jonglerie demandant, au nom de la cupidité, tribut à l'ignorance.

Les rudiments du magnétisme animal se perdent dans la nuit des premiers temps de l'histoire, et se retrouvent dans les mystères et les initiations, dans les oracles et dans les prophéties des sibylles; mais on sait que c'est Mesmer qui a été, dans le temps moderne, le révélateur de cette mystérieuse puissance, qui en a étudié les singuliers effets, et en a créé une doctrine sous le nom de magnétisme animal. Malgré des efforts persévérants et des succès éclatants, il resta bien loin de son but et laissa le monde à peu près incrédule. Ses nombreux disciples et ses successeurs, plus nombreux encore, n'ont pas été plus heureux. Ils ont eu, comme lui, des partisans fanatiques et des contradicteurs obstinés. Comme les prophètes de l'ancienne Judée, ils se disaient animés de l'esprit divin; on n'a voulu voir en eux que l'esprit de mensonge et d'erreur; on ne leur a pas jeté la pierre, mais on ne leur a pas épargné les sarcasmes et les mépris. La Jérusalem nouvelle a eu, comme l'ancienne, beaucoup d'appelés et peu d'élus; les gentils ne se sont pas convertis.

Le temps, ami de la vérité, et qui fait presque toujours justice du mensonge, n'a pas grandi les destinées du magnétisme animal. Semblable à ces êtres incomplets, à ces produits manqués, qui parcourent toutes les périodes de leur existence sans sortir de l'enfance, le magnétisme animal a continué d'être, jusqu'à nos jours, comme au temps de sa première apparition dans le monde, accepté par les uns, combattu par les autres et dédaigné, repoussé par la foule.

Il n'a pas eu, dans les contrées étrangères, d'autre fortune que chez nous; il a fait le tour de l'Europe sans rester vainqueur nulle part et sans jamais être complètement vaincu.

Une véritable fatalité a toujours pesé sur le magnétisme animal: il a bien eu à toutes les époques des initiateurs chez lesquels se trouvaient réunies la science et la sincérité, mais il leur convenait presque tous ceux qui l'annoncent soit bien peu faits pour inspirer la confiance. Dépourvus de science et du don d'écouter, étrangers même aux connaissances médicales, ils se sentaient assurément bien incapables d'ouvrir de nouvelles voies dans des régions où ils n'ont jamais fait un pas; philosophes mercenaires, qui font semblant de prêcher la sagesse, et n'ont pour but que de se rendre l'âme aux charlatans, qui cherchent plutôt à rançonner le monde qu'à l'éclairer: il leur importait peu de comprendre la langue

qu'ils parlaient; et on pourrait les comparer à ce moine hypocrite qui montrait depuis longues années une relique qu'il n'avait pas encore vue lui-même.

Les savants, les médecins surtout, qui seraient plus compétents que les autres savants, se moquent le plus souvent du magnétisme animal; et, réduisant une solidarité qui les humilie, ils l'abandonnent, comme une panacée ridicule, à d'aveugles empiriques. Dans des mains indignes, le magnétisme animal perd tout caractère scientifique et devient une mystification, une jonglerie, une spéculation honteuse.

Mais cette profanation ne peut changer la nature des choses. Il serait plus sage d'étudier le magnétisme animal que de s'en moquer. Il serait dignes des médecins philosophes d'approfondir le caractère de cette puissance nouvelle et d'en poser les limites. Les dédains et les railleries ne peuvent rien contre les merveilles qu'il nous a révélées.

Mesmer et ses successeurs ont cru, mais probablement sans raison, que les phénomènes magnétiques annonçaient l'existence d'un principe universel répandu dans toute la nature. Ce principe, selon eux, réside dans les corps inertes comme dans les corps organisés; il est au-si insaisissable que la cause de l'attraction et les principes impénétrables adius dans les sciences physiques. Ordinairement, à l'état latent, il ne devient sensible que par ses effets. Dans certaines circonstances, ce principe, ce fluide invisible, sollicite par l'action de la volonté humaine, qui agit comme cause excitante, qu'elle l'attraction, s'élançant des mystérieuses profondeurs où il était inaperçu, et révèle sa présence par des impressions et des actes extraordinaires. Soumis à l'influence du fluide en mouvement, les organes des animaux éprouvent dans leur sensibilité et dans leur action, des modifications, insolites et le plus souvent salutaires. Mesmer ne s'est pas borné à imaginer le fluide magnétique; il a cru pouvoir déterminer la loi de ses mouvements et toutes les conditions de sa transmission. Neptune de cet océan chimérique, il faisait jaillir le fluide, le dirigeait en courants variés, l'accumulait sur un point, l'éparpillait sur d'autres; il en imprégnait certains corps, qui le transmettaient à d'autres corps; les uns étaient conducteurs, les autres ne l'étaient pas. Mais toutes ces suppositions sont tout à fait arbitraires. Rien ne démontre l'existence du fluide magnétique; et il est plus simple d'attribuer les actes extraordinaires qui se produisent quelquefois chez les hommes à quelque excentricité de la force nerveuse, à quelque aberration dans l'action du principe même de la vie, que de recourir à un principe nouveau qui n'est qu'une complication, qui rien ne démontre et qui n'apporte aucune lumière nouvelle à l'esprit. Il est infiniment probable, pour ne pas dire certain, que tous les appareils dont se servait Mesmer, que tous ses baquets, ses conducteurs, ses baguettes, etc., n'étaient que des prestiges qui agissaient sur l'imagination des assistants, et que toutes les actions extraordinaires que l'on voyait, n'étaient que des manifestations insolites du principe ordinaire de la vie. Quelle que soit leur licéarité ou leur nouveauté, tous ces phénomènes n'étaient probablement que des actes de la puissance nerveuse et rentrent dans le domaine de la physiologie.

Depuis Mesmer, on a découvert et attribué à l'action du fluide magnétique, un mode singulier d'existence qui se montre dans les mêmes circonstances que les autres phénomènes magnétiques et qui se produit quelquefois spontanément: c'est le *somnambulisme*, qu'on appelle encore la *clairvoyance*. Dans cet état, quelques individus acquièrent une puissance merveilleuse, et montrent des facultés inattendues et complètement inexplicables. Toutes les conditions de la vie paraissent changées, et il se produit des actes qui excitent l'admiration et semblent être contraires aux lois ordinaires de la nature; on est tenté de croire que l'on est dupe de quelque illusion, qu'on est séduit par quelque prestige; on croit involontairement à l'action de puissances surnaturelles. Les phénomènes du somnambulisme étonnent les esprits sévères, et l'on rencontre beaucoup d'incrédulités qui rejettent ce qu'ils ne comprennent pas et ce qui leur semble en opposition avec tout ce qui se passe ordinairement dans le monde matériel ou moral. Mais il est sensible que l'opposition de semblables adversaires n'aurait de valeur et d'importance que dans le cas où nous connaîtrions entièrement toutes les lois qui gouvernent l'esprit et la matière; mais nous ne les connaissons que d'une manière bien imparfaite. Nous n'avons encore soulevé qu'une bien faible partie du voile qui couvre tous les secrets de la nature, et il y a sans doute bien des mystères encore cachés, dont la révélation modifierait beaucoup les prétendues lois que nous avons assignées aux phénomènes naturels. Sans doute il ne faut pas croire ce qui répugne au bon sens et à la raison; mais ne prenons pas nos connaissances actuelles pour les limites de la raison. On refuse de croire à des choses que l'on ne peut comprendre. Mais qu'on attend-on par ce mot *comprendre*? On se fait d'étranges illusions sur la portée de notre esprit et sur la nature du rôle qui nous est assigné sur la terre. Essayons d'apprécier en quelques mots et d'une manière très-générale toutes nos connaissances. Si l'on examine soigneusement tout ce que nous savons, tout ce que nous croyons fermement, si l'on observe bien la constitution de notre intelligence elle-même, on verra que si l'on nous est donné de voir et de constater beaucoup de choses dans l'étude de la nature, il ne nous arrive, pour ainsi dire, jamais d'en expliquer une seule. Le monde est rempli de phénomènes merveilleux auxquels nous sommes habitués, que personne ne songe à contester, et qu'il serait tout à fait impossible de comprendre et d'expliquer. Nous n'avons d'explications réelles que dans les sciences mathématiques, qui seules donnent une satisfaction à peu près complète à l'esprit, qui peut se vanter, en quelque sorte, d'en avoir creusé les principes. On part, dans ces sciences, d'un petit nombre de données, qu'on n'ait l'habitude de dans notre conception. Tout l'édifice est intuitif, dont la certitude n'a pas d'autre sanction que l'assentiment universel, et qu'on ne pourrait contester sans contester l'intelligence elle-même, partant de ces faits premiers, l'esprit

s'élève par une suite d'inductions qui dérivent successivement l'une de l'autre, jusqu'aux conceptions les plus abstraites et les plus élevées; l'un d'incertains, rien d'incomplet dans la théorie; l'esprit, en quelque sorte toujours appuyé sur lui-même, arrive à une démonstration nouvelle, sans jamais abandonner la chaîne qui réunit les vérités précédentes; au moindre faux pas, la chaîne se brise: vous êtes averti de rentrer dans le chemin de la vérité; et vous arrivez au sommet du magnifique édifice, domaine de la vérité pure, que ne peuvent ébranler ni la contradiction ni le doute, et qui présente à tous ses degrés une égale solidité. Mais aussitôt que vous descendez de ces hauteurs, que vous voulez faire une application et rentrer, pour ainsi dire, dans la nature, la vérité, sans cesser d'être, perd pourtant quelque chose de sa précision. En développant des phénomènes purs dans le monde réel, l'analyse et le calcul retiennent quelque chose de l'imperfection de tous nos moyens d'observation; la vérité, qui était, pour ainsi dire, absolue, devient relative et du même ordre que toutes les vérités qui constituent les sciences naturelles.

Dans l'étu de la nature, nous ne nous élevons jamais au-dessus de la simple observation; connaître, dans les sciences naturelles, c'est voir, toucher, percevoir, sentir; les théories ne sont que des collections de faits rapprochés, se subordonnant dans un tel ordre, que les propositions les plus générales ne sont que des formules qui embrassent le plus grand nombre possible de faits particuliers; on part de faits les plus simples, et l'on arrive par une succession de termes, dont chacun comprend et enveloppe celui qui précède, jusqu'aux principes les plus élevés de ces sciences; ces principes ne peuvent plus se subordonner à rien; nous nous arrêtons là et nous ne pouvons aller plus loin que par des progrès nouveaux; mais il est évident qu'il ne peut y avoir, dans ces principes, dans ces causes premières, que ce que nous y avons, pour ainsi dire, mis, c'est-à-dire des faits, de simples observations. Il n'y a point là de véritable explication; il n'y a qu'un arrangement lumineux, une savante coordination de faits, dont le plus simple peut bien étonner l'esprit, mais ne peut être ni expliqué ni compris. Et effet, nous ne connaissons nullement la nature des choses, pas plus celle des corps inorganiques que celle des corps organisés; nous ne connaissons que les impressions produites sur nos organes, et les relations que l'esprit peut saisir entre elles; la vérité, c'est tout ce qui est senti, perçu, tout ce qui est observé, tout ce qui est observable; c'est encore tout rapport légitimement établi entre nos perceptions; il n'y a rien au delà; l'erreur tient aux observations mal faites, l'ignorance à celles qu'on ne fait pas ou qu'on ne peut pas faire; l'erreur peut encore dépendre d'une infraction aux lois de la logique dans le rapprochement comparatif des faits, ou de vaines spéculations que l'esprit n'a que trop souvent substituées aux observations réelles.

Il n'y a pas de miracles dans la nature; mais on y rencontre des choses, des phénomènes merveilleux qui nous étonnent, nous saisissent, et en présence desquels nous restons dans l'admiration et comme interdits. Quand ces phénomènes se présentent accidentellement, comme ceux du somnambulisme, et surprennent notre esprit, en le sortant de toutes ses habitudes, nous sommes tentés de crier au miracle ou de ne pas croire, sans faire attention, que tout, à ce point de vue, est miracle en nous et hors de nous; l'œil qui voit, l'oreille qui entend, le cerveau qui pense; dans le monde extérieur, la pierre qui tombe, le grain qui germe, tout, jusqu'aux plus humbles actions de la matière vivante ou inanimée, resta pour nous à jamais inexplicable et incompréhensible; tout cela, nous le voyons, nous l'admirons, nous n'en doutons pas; pourquoi donc demanderions-nous à expliquer et à comprendre des faits qui présentent des complications insolites, comme les phénomènes du somnambulisme, dont il est impossible de pénétrer la cause, de saisir les bizarreries, de sonner les mystères? Bornons-nous à les observer, à les constater, et ne refusons pas de croire à des réalités que n'empêcheront pas nos dénégations ou notre incrédulité. On appelle quelquefois ironiquement esprits forts ceux qui refusent d'admettre ce qu'ils ne comprennent pas; ce ne sont pas des esprits forts, ce sont des esprits peu éclairés. Il est tout simple qu'il ne faut pas tomber dans un excès contraire qui, nous disposant à la crédulité, nous rend si aisément dupes des autres et de nous-mêmes. L'observation doit être, en toutes choses, notre guide: les faits sont la vraie base de l'esprit et des sciences, le fondement la plus réel de toute certitude; rien ne peut faire que ce qui est ou ne soit pas; si un fait nouveau nous étonne, dérange nos théories, cela prouve que ces théories sont incomplètes, peut-être même erronées; si elles ne peuvent s'étirer et comprendre le fait qui nous frappe, partons de là, tâchons de dresser une théorie nouvelle, dont le fait réfractaire sera le point de départ, le premier anneau d'une chaîne de vérités nouvelles; un fait nouveau, dont le fait réfractaire sera le point de départ, le premier anneau d'une chaîne de vérités nouvelles; un fait nouveau, dont le fait réfractaire sera le point de départ, le premier anneau d'une chaîne de vérités nouvelles; un fait nouveau, dont le fait réfractaire sera le point de départ, le premier anneau d'une chaîne de vérités nouvelles, et est bien souvent arrivé que des théories magnifiques, et même des sciences entières, n'ont pas eu d'autre origine qu'une humble observation, dont on n'attendait certes pas tant de merveilles.

Observons les phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme, comme tous les autres, avec recueillement et sincérité, ne soyons ni crédules ni sceptiques; et si nous ne pouvons comprendre toutes ces merveilles, rappelons-nous que si la Providence, en nous donnant de son divin souffle, nous a donné des facultés qui nous placent à la tête de la création, l'intelligence humaine est un flambeau qui elle n'a allumé que d'une clarté douteuse qui ne nous permet bien souvent de saisir que la surface des choses dans les mystères profondeurs; nous sommes interdits à jamais. Nous n'aons pas plus loin dans les sciences naturelles elles-mêmes, que dans les sciences naturelles, nous ne sommes, comme ces drames, que de véritables scènes d'observation, la différence consiste en ce que, dans les sciences morales, l'esprit, au lieu de s'appliquer au monde extérieur, rentre

et se réveille, pour ainsi dire, en lui-même, pour observer ses propres facultés et déterminer, par une délicate analyse, les éléments de sa puissance; suivant avec recueillement les mouvements intérieurs de l'âme, écoutant, en silence, la voix du cœur, il parvient à dévoiler les mystères du sentiment et les miracles de la pensée; il révèle ainsi l'homme moral tout entier, détermine ses besoins, et trouve le principe de ses droits et de ses devoirs.

Si l'on eût suivi, dans l'étude du magnétisme animal, ces méthodes auxquelles nous devons toutes les sciences qui font notre orgueil, si nous n'avions pas voulu chercher des explications et des miracles là où il n'y avait que des faits à constater, des phénomènes nouveaux à admirer, nous n'en serions pas réduits à un véritable état d'anarchie dans les opinions, à ces divergences perpétuelles, qui font que la plupart des hommes se demandent s'il y a réellement des phénomènes magnétiques, si le magnétisme est ou n'est pas. Croyez-vous au magnétisme? dit l'un. C'est une folie, répond l'autre; c'est une merveille au contraire, pour un troisième; pour un quatrième, c'est une jonglerie; il n'y a plus de miracles de nos jours, dit-il; on ne croit plus ni aux sorciers ni aux oracles.

Existe-t-il ou n'existe-t-il pas des phénomènes magnétiques qui se produisent plus spécialement dans l'état de somnambulisme, et qu'on ne peut rattacher à l'ensemble des phénomènes de la vie ordinaire? Ces phénomènes qui nous semblent merveilleux, pouvons-nous les faire naître, les suivre dans leur développement, les faire cesser? Pouvons-nous saisir les conditions, ou du moins quelques-unes des conditions qui permettent leur apparition? Ne seraient-elles que des phénomènes d'imagination, des manifestations insolites de la sensibilité ordinaire? Ne sommes-nous dupes, en les voyant, d'aucune illusion, d'aucun prestige?

Examinons, observons, voyons des somnambules, et si nous ne trouvons qu'ils ont réellement quel quefois des facultés qui nous paraissent analogues dans la vie ordinaire; s'ils sont animés d'une force insolite, d'une puissance intellectuelle qui n'est donnée à personne d'exercer sur la terre; s'il nous reste aucun doute dans l'esprit, étudions, admirons les merveilles de cette vie nouvelle; tâchons d'en saisir les conditions, d'en poser les limites; contentons-nous de voir, de constater, et si l'esprit ne peut expliquer ni comprendre, ne récusons pas pour cela le témoignage de nos sens; ne nous révoltons pas contre notre propre raison.

Nous avons été longtemps incrédules; nous pensions que la bête merveilleuse des adeptes du magnétisme animal ne renfermait que des chimères et des mensonges, et nous n'avons pas eu, pendant longtemps, la curiosité qui fit ouvrir jadis celle de PanJore; mais le hasard, à défaut de zèle, nous a servis, et nous nous sommes convaincus que, si nous avions eu raison d'être sceptiques et incrédules sur beaucoup de points, nous avions tort de tout rejeter sans examen. Sans doute on a décrié, sous le nom de phénomènes magnétiques, une foule de fables; sans doute on a trompé les hommes; le mensonge et la cupidité ont fait des dupes, quelquefois des victimes; il n'en est pas moins vrai ce que nous dirons qu'il y a des somnambules doués de facultés merveilleuses, extraordinaires, qui brisent toute règle, mettent toute prévoyance en défaut, et qu'il est impossible de ne pas admettre, à moins de refuser sa propre intelligence. En présence de ces actes inexplicables, motifs, on est en quelque sorte forcé de sortir du monde réel; la physique, la physiologie abdiquent leurs droits; l'un reste confondu, comme en extase, et pourtant convaincu. Ces phénomènes soulèvent les plus hautes questions de la psychologie, et il est vraiment étonnant que les médecins ne se soient pas empressés de les étudier et d'élever cette branche curieuse de leur noble science aux mains indiennes qui s'en sont emparés.

L'homme en possession de la vie se trouve alternativement dans deux états opposés: l'un est l'état de veille, l'autre le sommeil; le sommeil voilà déjà un phénomène que personne assurément ne songe à contester, et qu'il est pourtant assez difficile d'expliquer; on dit que c'est le repos des organes de la vie de relation, le repos du système nerveux. On pourrait demander pourquoi le système nerveux a-t-il besoin de repos, tant que les autres systèmes vivent tous d'une vie continue? Pourquoi ne se repose-t-il que dans celles de ses parties qui servent à l'exercice de l'intelligence et des sens? Pourquoi ne s'il repose-t-il jamais au contraire, dans celles qui président aux fonctions organiques, aux mouvements du cœur, par exemple, à la respiration, etc.? Mais cela tient aux lois primordiales de l'organisation, qu'il nous est bien permis de constater, mais que nous ne pouvons pas expliquer.

Le sommeil est rarement complet; de là résulte un état intermédiaire entre la veille et le sommeil; c'est l'état de rêve. Tout le monde rêve, tout le monde a rêvé; qui comprend pourtant ce que c'est qu'un rêve? On dit bien que c'est un état de sommeil incomplet, un état dans lequel certaines parties du système nerveux conservent leur activité, tant que les autres se reposent; les incubérances des rêves, les visions de la nuit dépendent, dit-on, de ce que le cerveau ne peut agir avec régularité que lorsque chaque partie se trouve sous le contrôle de l'ensemble; cette explication est ingénieuse, mais est-elle bien satisfaisante? Ne ressemble-t-elle pas à la question même posée en d'autres termes? Quoi qu'il en soit, l'état de rêve n'est pas moins un phénomène universel, qui n'étonne personne, que l'habitude nous a rendu familier, et dont il est pourtant bien impossible de déterminer avec précision le mécanisme ou la cause.

L'homme peut encore se trouver, mais cela arrive rarement, dans un état bien autrement étonnant, bien autrement inexplicable que l'état de rêve. Je veux parler du somnambulisme, qui peut être naturel ou provoqué; ce dernier est le somnambulisme magnétique. La vie du somnambule comporte toutes les facultés intellectuelles et morales de la vie ordinaire; ce n'est pas l'état de veille pourtant. Il n'y a

pas, dans la vie somnambulique et dans la vie normale, identité absolue du moi; le moi de la première connaît le moi de la seconde et n'en est pas connu; de plus, le somnambule nous montre des facultés nouvelles, extraordinaires, en apparence survenant. Ce n'est point un état de rêve; l'homme qui rêve n'y voit bien des impressions, il saisit des rapports, il fait des raisonnements, il a des souvenirs, des émotions, des passions, etc.; mais chez lui, tout est incohérence, confusion, désordre; toutes les facultés que nous possédons dans la vie ordinaire, sont pourtant à peu près, sans exception, en activité dans l'état de rêve; nous sentons, nous pensons, nous voulons; mais il nous manque cette puissance de direction, ce principe de coordination qui, combinant nos sensations et nos idées suivant des lois régulières, imprime au travail de la pensée une forme cohérente et raisonnable. Les rêves, type du désordre, vrai chaos de l'esprit, ne peuvent être soumis à aucune règle, à aucune classification; mais, envisagés sous un certain point de vue, on remarque que les uns restent en dépôt dans la mémoire, et que nous n'avons au réveil aucun souvenir des autres; on sait seulement qu'on a rêvé, encore ce souvenir est-il quelquefois à peu près nul ou au moins fort confus.

Personne n'ignore que cette faculté bizarre de rêver à beaucoup excite l'attention, la curiosité, et même la frayeur des hommes dans les temps d'ignorance; on a cherché dans les visions d'un organe en délire les présages de l'avenir; on a cru reconnaître dans un intelligible et fantastique langage la voix de dieux eux-mêmes. Aujourd'hui ce n'est plus pour nous qu'une simple question de psychologie ou de physiologie.

(La suite à un prochain numéro.)

L'Ère des Césars,

PAR M. A. ROMIÉU.

Parlez-moi des dérivés qui ont le courage de leurs opinions; avec eux on sait tout de suite à quel s'en tenir. Ils ne marchent pas sans leurs lecteurs; c'est à prendre ou à laisser. L'auteur du petit livre que voici, par exemple, n'enveloppe pas sa pensée de circonlocutions et de tautologies. Sa manière de voir, il la déclare tout net.

Il ne veut pas du jury, cette fautive institution; mais très-braveurément, il croit pouvoir le dire sans crainte d'être démenti, l'idole trébuche sur son piédestal.

Il ne veut pas de la garde nationale, plaisanterie fort sérieuse qui sert à renverser les gouvernements lorsqu'ils veulent bien le permettre, et qui n'a plus d'objet, après le vote de l'impôt, que l'innocent plaisir des bourgeois à se croire militaires.

Il ne veut pas de la liberté de la presse, cette autre conquête si moderne, qui, toujours très-heureusement, commence aussi à perdre de sa popularité.

Il ne veut pas du vote de l'impôt. Qu'est-ce en effet que ce progrès vanté du libre vote de l'impôt par la nation? ... Rien de plus qu'un ralentissement de la marche des choses, qui, sous les apparences absolues, se règle par la volonté et s'impose par la force.

Il ne veut pas d'assemblée délibérante. C'est l'installation du banardage à la tête des États; les grandes affaires des peuples livrées à des débats sans dignité...; les passions du quart d'heure substitées aux plans longuement médités; les petites ambitions de tout étage triomphant chaque jour sur les plus hautes résolutions du pays; l'incertitude constante dans la marche nationale, sans cesse renouée au hasard d'un scrutin; l'extinction graduelle de tout sentiment patriotique ou moral, à mesure que se manifeste l'incertitude des décisions, et que se devine l'égoïsme qui les anime.

De liberté de conscience, il n'en veut sous aucune forme. Luther, dit-il, insurge l'esprit contre la croyance. Il proclame le droit de libre examen. Des questions religieuses, le droit s'étend à des questions politiques; la déduction est simple: qui discute Dieu, discute l'État, et les gouvernements qui ont secondé la réforme devaient comprendre qu'ils se taient eux-mêmes, du moins pour l'avenir.

Il nie le progrès, mot qui n'a aucun sens, appliqué à l'ordre moral.... Admissons sans nous, que la folie seule des rhéteurs a pu mettre en vogue.

Il nie la raison. L'infirme raison qui chancelle et tombe devant le moindre problème de l'esprit, qui a substitué la discussion au dogme et à la terre, par là, le monde entier à l'ennemi sans des conclusions entre, avocats de causes diverses, vient de replonger notre pauvre espèce dans la nuit du doute et de l'incertitude.

Il nie la foi. De nos jours, la foi est morte, et morte à tout et en tous.

Il faut convenir que la société est bien loïte! Quel trouble lui restait-il donc, à cette pauvre société? Qui va la régir désormais? La force. Mais la force, si je ne me trompe, n'est qu'une arme, un instrument. Aux mains de qui? Au service de quoi? Pas aux mains de la foi, qui est morte; pas aux mains de la raison, qui est supposée éteinte. Comment? La théorie de la force pour la terre, comme la théorie de l'air pour l'air? Mais enfin quelle sera la personnalité de cette force? Le Césarisme.

Ici quelques mots d'explication sous forme de digression. Il est des gens qui ne sortent jamais du collège. Parce que vous les voyez hommes faits et même un peu défaits, vous vous imaginez qu'ils n'y sont plus; c'est une erreur, ils ont bien été de l'Académie française ou avoir administré trois départements, ils n'ont pas quitté les bancs de la classe. Casimir Delavigne est, en littérature, un type de cette classe un peu dégoûtée aux souvenirs de l'Université, et dont il faut peut-être chercher la cause dans une première vague salubrité ou désappointement, comme un premier amour, heureux ou malheureux, laissé dans notre cœur une empreinte ineffaçable. M. Romieu est aussi de cette école, soit dit sans vouloir jouer sur le mot. Comme les comètes de Casimir Delavigne, son Ère des Césars abonde en allusions à ses professeurs, à l'Université. La seule distinction entre eux, c'est que l'évêque Romieu est beaucoup moins optimiste à cet égard que son camarade, ce que la différence des souvenirs expliquant peut-être mieux que la différence des caractères.

Mais c'est surtout par la donnée même de l'ouvrage que se traitait cette préoccupation. Emporté par la pratique dans le tourbillon des affaires, M. Romieu, apparemment, n'avait pas eu le temps d'étudier la théorie des gouvernements représentatifs, et il doit aux loisirs que lui a faits la révolution de levier, d'avoir pu se consacrer de l'absence de la forme politique au service de laquelle il avait posé tant de fois de dévouement. Mais lorsqu'il s'est posé le problème social et qu'il a vu à sa portée la solution, il a beau nous dire : ce livre, qu'il nous la donne, est le fruit de méditations solitaires, le résultat d'observations froidement faites en spectacle humain. Place comme en avant dans les siècles, j'accoutume mon art à reculer la perspective et à lire, en quelque sorte, les faits contemporains, au lieu de les voir; il est bien difficile de prendre au sérieux ce ten solemnel. Il se vante précisément de ce dont il faut lui faire un reproche. Il aurait dû voir, comme M. Romieu nous le rappelle et non les lire, les lire dans Hérodote, Platon, Cicéron, Ammien Marcellin, et surtout les lire avec les lunettes de son professeur.

Et qui, monsieur Romieu, parce qu'on nous a fait gésir tant d'années de notre enfance à l'étude exclusive et imparfaite du latin, est-ce à dire que le fantôme de l'antiquité romaine doive éternellement assiéger notre cerveau? C'est en vérité bien la peine de se placer en avant dans les siècles, pour ne réussir à voir que le passé. Comment, depuis Rome on a découvert des mondes, et elle aurait eu le dernier mot de l'humanité! La science fait tous les jours de nouveaux prodiges; elle sonne le tocsin et le tocsin; il faut que tout cela n'ait aucune influence sur l'avenir! L'histoire n'est qu'un piège continu. Les faits passent et ressaissent toujours les mêmes devant nous, comme des comparses de théâtre! En politique, pour juger sagement le présent, il faut dis-jer pour lire couramment dans l'avenir, il suffit de constater le passé! O nous hommes d'Etat qui croyez, dans l'appréciation des faits, devoir tenir compte des modifications que les siècles apportent incessamment dans les mœurs et dans les idées, qui interrogez, à chaque pas du temps, ce kaléidoscope produisant, avec des éléments toujours les mêmes, des combinaisons toujours si diverses; qui voyez être simples de pâlir à cette pénible étude, lorsque vous la méthode de M. Romieu vous dit : « Vous n'avez plus l'histoire romaine! Tout est là, entendez-vous? » Si vous cassez plus dorénavant la tête; retournez-la; et si nous sommes justes envers nos grands hommes, — ce que je ne puis affirmer, les Romains ne l'ayant pas toujours été, — un jour, dans ce musée de Versailles consacré par son fondateur à toutes les gloires de la France, nous élèverons une statue à l'auteur de cette recette infatigable et commode, et j'espère qu'on le représentera la tête tournée vers les talons, afin de caractériser le génie de ce clairvoyant politique.

Mais, en vertu de cette loi qui veut que les enfants dans la lecture soient le produit d'un accomplissement, une seconde idée à copier, à la conception de ce livre. Ici, les mères, je viens de l'indiquer; l'idée mère, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est celle, je crois, que le maréchal Bugeaud. Au moment où M. Romieu, ayant perdu sa place, occupait l'activité de son esprit à dresser l'histoire de la France, il reçut du maréchal, — ils avaient fait connaissance dans le Périgord, alors que M. Romieu en était, comme on dit, le premier magistrat, — il reçut, quel trait de lumière! une précieuse lettre où le vainqueur d'Issly lui annonçait que « si les agitateurs parisiens s'opposaient à l'installation de l'Assemblée constituante, il était décidé à quitter sa retraite et à marcher sur la capitale avec cinq cent mille hommes. » « Vous m'êtes prêts à rejoindre son drapeau. » Qu'ils fussent prêts, en pouvons-nous douter, puisque M. Bugeaud l'annonçait, et que M. Romieu en est sûr! L'histoire, nous l'avons dit, n'est-elle pas un plagiat perpétuel; et l'empereur Napoléon, — imitant sans doute quelque trait d'histoire ancienne qui ne me revient pas à la mémoire, — n'a-t-il pas fait, en petit, quelque chose d'approchant, lorsqu'il est revenu de l'île d'Elbe? Niez donc, après cela, l'intonation de la force, le règne du sabre, l'avènement du Césarisme! M. Bugeaud n'avait qu'à frapper du pied et son tréfilé pour se faire sortir des légions. Et encore il s'est bien bon de croire qu'il avait besoin de cinq cent mille hommes pour se poser en César. N'a-t-il pas proclamé plus tard, dans un précédent discours dont je pourrais assurément nous perdre le souvenir, que, pour mettre Paris à la raison, il lui suffirait de quatre hommes et un caporal? Voyez donc comme notre auteur est fondé à nous prédire l'ère du Césarisme, puisque pour exercer la seule influence désormais possible sur les affaires de notre pays, il ne faut que cinq hommes! Quelle avalanche de César! Le bâton de maréchal dans la giberne du soldat n'étant guère qu'un tour de main, le sceptre de César dans celle du caporal devient, comme la Charle de 1830, un droit.

Et ce gracieux avenir qu'il promet à son pays, et cela très-précisément — que diriez-vous? il le promet à l'Angleterre, à l'Amérique, au monde entier, — ce gracieux avenir, ne croyez pas que M. Romieu s'en afflige; depuis qu'il n'est plus préfet, il fait bien être quelque chose; il n'est fait philosophe : « J'apporte, dit-il, à cette étude le même mode d'impassibilité que je laisse une page de Tito-Live, ne sachant pas trouver d'échauffement personnel au milieu du combat de sophismes qui se livre autour de moi. Je ne sens dans ces tristes mêlées ni le soulèvement d'un foi, ni le choc d'aucun grandeur. Je vois des apples, des intentions en armes. En attendant que je sois en possession de nous trouver, au sein de ce plat désordre, la forte fibre de nos âmes, celle qui lançait les croisés sur l'Orient? Oh! qu'elles étaient magistres, comparées à nos luttes grossières entre affamés et repus, ces guerres de religion qui fondaient les croyances, ces guerres d'invasion qui fondaient les États! »

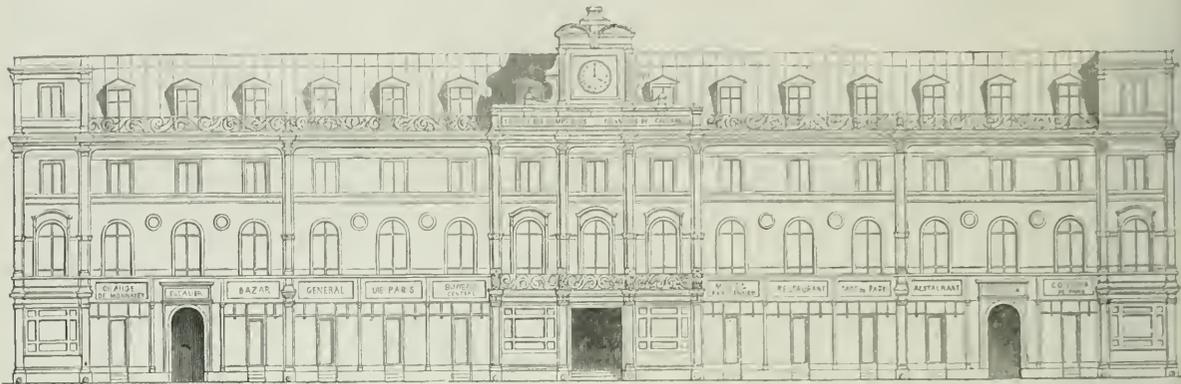
Bien, en sortant de chez moi, j'avais laissé ce livre sur ma table, et je trouvais un de mes amis qui le lisait en m'attendant. Il était dans une indignation qui aurait fait plaisir à M. Romieu, car elle lui aurait prouvé que la foi n'est pas aussi morte qu'il le croit dans nos âmes. « Il sied si bien, s'écriait-il, à un préfet d'écouter de l'histoire de la France sans intérêts matériels. Je n'ame certes pas la guerre, ce moyen brutal d'avoir raison; mais encore, s'il fallait opter, entre fois plutôt les luttes que vous appelez grossières entre l'égoïsme de l'affamé qui voudrait manger et l'égoïsme du repu qui ne voudrait pas que l'affamé mange; ou entre fois plutôt ces luttes que les guerres de religion qui ne sont qu'un attentat à la conscience, que les guerres d'invasion qui ne sont qu'un attentat à la nationalité! »

— Ne vous échauffez pas, lui dis-je, et ne prenez pas trop au sérieux les affirmations des prélatés de M. Romieu. La vous faire, avant tout, un livre hardi. Politique ou littéraire, lorsqu'on fait partie d'une coterie, on s'exécute mutuellement à toute

espère de l'immortalité. J'ai vu de près les romantiques, c'était à qui dans le cénacle, comme l'appelait M. Sainte-Beuve, c'était à qui porterait le coup le plus rude aux théories classiques. Plus on brisait le moule du vers, plus on se permettait d'engagements, et plus on était proclamé grand homme. Tout cela indignait bien des gens. Tout cela était fort innocent. Eh bien, M. Roumie ne fait pas autre chose en politique. Il brise le moule de la raison, il enjambe sur la morale. Vous autres esprits atrabilaires, vous me dites que son but est de complaire à quelque nouvelle puissance; vous me citez même certaine phrase ou, tout rétrospectif qu'il est, il se ménage à tout hasard la faveur de M. Changarnier; vous prétendez qu'il veut frapper l'imagination par ses prophéties et l'exciter à les réaliser, il n'en tiens pas non : il a voulu surtout se faire applaudir du cénacle, il a voulu par quelque bonne étonnante surpasser ses rivaux en paradoxes,

il a voulu rendre jaloux de lui M. Granier de Cassagnac. Or, comme il ne voit que piagnats dans l'histoire, il ne voit probablement pas autre chose dans la littérature, et volontiers ou non à son insu, il s'est mis à imiter Machiavel. Il n'a pas réfléchi qu'à cette époque de réclames, de clapoteurs, d'apostasies effrontées, les mystifications n'étaient pas rares, ni les Machiavels non plus, au talent près; que ce qu'il y avait de rare, c'était le respect du sonnet et de sa conscience; que si la hardiesse était une bonne chose, c'était à la condition d'être au service d'une idée vraie, d'un sentiment honnête; que son livre, qui probablement n'est qu'une sorte de gazette, pouvait avoir l'air d'une spéculation. Mais fût-ce une spéculation, ce livre, non cher ami, n'a rien qui doive vous inquiéter. Je ne sais pas si la foi est aussi rare que le prétend M. Roumie, mais à coup sûr la crédulité l'est beaucoup plus que du temps de Macbeth, et les trois sorcières

étaient autrement propres à frapper l'imagination que ces étranges prophéties, sans compter qu'elles promettaient des choses un peu plus séduisantes que la perspective de cette succession de Césars de caserne. Rasurez-vous, d'ailleurs, en ce qui vous concerne. La génération présente, qui n'est pas du tout pressée de voir cette ère inévitable, saura bien, si l'humanité est condamnée à tourner éternellement comme un écureuil dans sa cage, demander à commencer par le commencement son cours pratique d'histoire romaine. Puisqu'on la ramène à l'école, elle veut, comme elle en a le droit de par l'usage et la logique, traduire Titus-Live avant Tacite; et avant de subir les Tibère, les Caligula, les Néron, les Vitellius, les Domitien, les Commodus, les Caracalla, les Héliogabale et tous ces Césars auxquels M. Roumie garantit l'empire du monde, elle entend bien passer chronologiquement en revue les Cincinatus, les Decius, les Scipion.



Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie, par Rodolphe Maehly.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'échauffement des journaux de l'Union, selon qu'ils plaudent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Le même courrier annonçait que l'Oregon commence aussi à promettre sa part de richesses. On assure qu'il existe des mines aurifères mêlées de platine plus riches que ceux de la Californie. Une mine de charbons aurait été également découverte sur les bords du Columbia, au Village de Willmette.

Des gisements de charbon, non loin de San-Francisco, ont été constatés. San-Francisco s'occupe activement à réparer les ravages de son troisième incendie. Selon un journal de la localité, la population s'en est allée à l'étranger de 22 à 23,000 âmes, et l'on croit qu'elle atteindra le double l'hiver prochain.

Ici, la quatrième page de nos journaux ne cesse de sonner de sa trompette pour appeler les actionnaires à spéculer sur ce nouveau Mississipi. On ne sait pas qui fournit les sommes énormes que doit coûter ce concert californien; il est pourtant probable que ce sont les actionnaires eux-mêmes, car la quatrième page ne fait pas crédit et ne consentirait pas à être payée sur les bénéfices des compagnies. Comment cela finira-t-il? Que deviendra la quatrième page quand le quart-d'heure de Rabelais compte des débats de la police correctionnelle; elle est en train dans ce moment et de se préparer de la matière.

Cependant tout n'est pas leurre et mystification dans ce concert étourdissant des spéculations californiennes. Il y a peut-être des compagnies sérieuses; il y a en tout cas des œuvres sérieuses, et nous signalons, parmi celles-ci, une vaste et belle maison entièrement construite en fer par l'habile ingénieur du

Jardin d'hiver de Paris, M. Rodolphe Maehly. Elle serait remarquable à côté des maisons de Paris et de Londres; à plus forte raison le sera-t-elle à San-Francisco. Cette maison, dont on voit ici la perspective, logera cent locataires, dit-on, sans compter les établissements du rez-de-chaussée, dont quelques-uns sont déjà loués. La société qui fait faire cette construction s'appelle la Société des comptoirs français de la Californie. La quatrième page ayant pu parlé d'elle, nous ne pensons pas que ce soit une raison pour qu'elle ne mérite pas d'être honorablement connue. Nous avons copié pour cette gravure le dessin même de l'ingénieur, et nous l'offrons comme une curiosité faite pour intéresser nos lecteurs. Ajoutons qu'elle se construit dans les ateliers métallurgiques des frères Morel à Charleville, et que la société se propose d'en faire une exposition publique à Paris avant de la démonter pour l'expédier à San-Francisco avec son mobilier également en fer. M. Maehly estime que le tout sera du poids de 237,595 kilogrammes, et que le prix n'excédera pas la somme de 200,000 francs. Voilà, du moins, une maison qui ne craint pas l'incendie.

Table générale analytique

DES MATIÈRES ET GRAVURES COMPRISSES DANS LES QUATORZE PREMIERS VOLUMES DE L'ILLUSTRATION (en vente).

Nous rappelons à nos abonnés qui ont conservé la collection de ce recueil, que la Table générale est en vente et qu'elle doit être ajoutée au Tome XIV dont elle complète le volume, le Tome XV ayant commencé au 1^{er} janvier de cette année. — La Table du Tome XV qui s'arrête au 1^{er} juillet, composée sur le plan de la Table générale, est également publiée.

La Table générale forme 128 pages de 4 colonnes en petit texte et coûte trois francs.

Correspondance.

M. A. L. à Paris. — Nous avons en souvenir, monsieur, l'occasion de déclarer que l'Illustration n'est pas un journal politique. Néanmoins l'histoire ne se borne pas à rapporter simplement les faits; elle cherche à leur donner leur signification, et c'est effectivement une tâche délicate quand il s'agit des événements contemporains livrés à la discussion des opinions les plus contraires et les plus ennemies. Cela n'exécute mourant pas la puissance des esprits qui veulent se désintéresser des calculs de la tactique, et, sans manquer d'égards envers les personnes, il est plus facile qu'on ne croit de pénétrer les motifs des actes, d'en constater la valeur et d'en prévoir la portée; mais c'est à la condition, comme vous dites, de ne flatter personne et de n'être d'aucun parti, à force de vouloir les estimer tous pour ce qu'ils valent et les rappeler au sentiment de la vérité et de la justice. C'est pour avoir voulu suivre cette ligne que nous sommes accusés d'appartenir à la fois aux partis les plus opposés; il ne tiendrait qu'à nous de prendre cela pour un éloge; nous prenons cela pour l'exigence exclusive de ceux qui nous adressent ces reproches contradictoires, et nous sommes bien décidés, tout en con-

servant nos sentiments, à en supprimer l'expression dans ce recueil qui est, encore une fois, un recueil historique où toutes les opinions ont droit de trouver leurs actes, comme toutes les curiosités leur aliment hebdomadaire et leurs souvenirs des années écoulées.

M. A.-V. D. à Rio-Janeiro. — Nos envois sont faits très-exactement. S'ils ne sont pas reçus de même, c'est qu'il y a des infidélités commises entre le départ et l'arrivée. Nous profitons, au surplus, de l'occasion pour avertir tous nos abonnés que leurs collections peuvent toujours être complètes à notre bureau où l'on vend des numéros séparés, aussi bien que des Collections complètes.

A. M. S. à Saint-Marcellin (Isère). — Merci de votre idée, monsieur, que vous nous cédez si généreusement. Mais notre provision est aussi complète que possible; car les idées, en coulant les rues, s'arrêtaient assez volontiers rue de Richelieu pour demander l'hospitalité à l'Illustration, et nous craignons de n'avoir plus de place pour la vôtre. Gardez-la donc avec soin, et craignez de l'exposer au grand jour.

A un ami des sciences à propos d'aéronautie. — Molière prenait son bien où il le trouvait; vous agissez comme Molière, monsieur; votre première idée d'un parachute et d'un parachute est mise en pratique par M. Pélou, qui expose depuis longtemps son système dans des séances publiques. — Votre seconde idée des ballons accompagnateurs a été émise dans le *Magnan pittoresque*, il y a à quelque dix ans, par M. Trauson. — Il n'y a, vous le voyez, monsieur, de nouveau que ce qui a vieilli.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 66, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'étranger d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU PRÉRES,
Paris, 16, rue de Valenciennes.

Rébus.



ÉCLAIRAGE DE PREMIER ORDRE.

Si belle que soit la lumière du gaz, elle est loin d'approcher des rayons électriques.